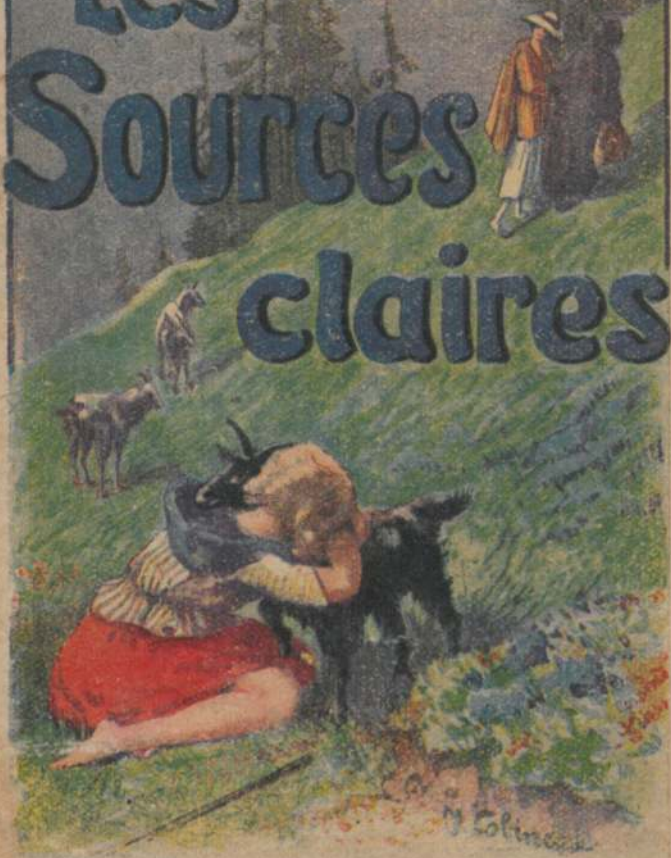


Marguerite d'Escola

# Les Sources claires



PRIX :

1<sup>fr</sup>-50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"

7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

## Les Publications de la Société Anonyme du "Petit Echo de la Mode"

### **LISETTE**, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

### La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Ce journal procure, en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous  
:: :: :: ses modèles. :: :: :: ::

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

### **LA MODE SIMPLE**

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus  
:: :: complet des albums de patrons. :: ::

Le numéro : 0 fr. 75.

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

### **GUIGNOL**, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 franc, Franco 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

### Toutes les nouveautés de la saison sont données par **Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. Fco 3.25.

#### **PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Aux quatre Albums : France et Colonies. 12 fr. »

— Etranger . . . . . 13 fr. 50

Aux deux Albums : France et Colonies. 6 fr. 50

— Etranger . . . . . 7 francs.

Adresser les commandes à M. le Directeur  
du Petit Echo de la Mode, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV).

# La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main.

La Collection STELLA constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée sans salir l'imagination. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection STELLA forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect. Elle publie deux volumes chaque mois.

## Volumes parus dans la Collection :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORJUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIERY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.

## Volumes parus dans la Collection (Suite).

31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie**, par Louis d'ARVERS.
36. **La Petiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Mario THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
  
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille**, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre Le ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIERY.
47. **Pardonner**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla**, par Isabelle SANDY.
50. **Le Mauvais Amour**, par T. TRILBY.
  
51. **Mirage d'Or**, par Antoine ALHIX.
52. **Les deux Amours d'Agnès**, par Claude NISSON.
53. **La Filleule de la Mer**, par H. de COPPEL.
54. **Romanesque**, par Mary FLORAN.
55. **Le Roman de la vingtième année**, par Jacques des GACHONS.
56. **Monette**, par Mathilde ALANIC.
57. **Rêve et Réalité**, par Mario THIERY.
58. **Le Cœur n'oublie pas**, par Jacques GRANDCHAMP.
59. **Le Roman d'un Vieux Garçon**, par Jean THIERY.
  
60. **L'Algue d'Or**, par Jeanne de COULOMB.
61. **L'Inutile Sacrifice**, par T. TRILBY.
62. **Le Chaperon**, par Louis d'ARVERS.
63. **Carmencita**, par Mary FLORAN.
64. **La Colline ensoleillée**, par Maria ALBANESI.
65. **Phyllis**, par Alice PUJO.
66. **Choc en Retour**, par Jean THIERY.
67. **Noëlle**, par CHAMPOL.
68. **Kitty Aubrey**, par TYNAN.
69. **Le Mari de Viviane**, par Yvonne SCHULTZ.
70. **Le Voile déchiré**, par Edmond COZ.
  
71. **Maria-Sylva**, par LUGUET-FRICHET.
72. **L'Étoile du Lac**, par Andrée VERTIOL.

---

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco. 1 fr. 75  
Cinq volumes au choix, franco . . . 8 fr. »

---

*Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.*

Adresser lettres, commandes et mandats-poste à M. le Directeur  
du *Petit Echo de la Mode*, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>).

MARGUERITE D'ESCOLA

---

LES  
Sources  
Claires



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV)



*Yacht*

# Les Sources Claires

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE

---

Les nuages aux teintes mauves et roses, si délicieusement fondues, qui flottaient sur le fond turquoise du ciel, commençaient à légèrement pâlir. Les rayons du soleil glissaient encore sur la crête de la montagne; mais la bonne chaleur de midi était tombée. Il faisait presque froid dans la vallée assombrie où chantent, en se réunissant, les « Sources Claires ».

Les trois longs ruisseaux de neige mousseuse et argentée qui dévalent aux flancs du « Candélars », entre des rives de sapins, et se joignent en cascasant sur la lisière de nos prairies, jamais ne m'avaient paru aussi joyeux et aussi blancs... Leur fraîcheur me semblait communicative, attirante, et tout à coup, comme un enfant, après avoir jeté un regard rapide autour de moi pour me rendre compte que personne n'observait « la demoiselle », je m'agenouillai au milieu des joncs et des saponnaires, et m'amusai à faire récolte de cailloux roulés, ainsi que du temps où j'étais petite

filles. Avec extase, je regardais courir et se brouiller les couleurs légères du ciel à travers ce complaisant miroir. Bientôt, mes mains s'engourdirent et se glacèrent. Je les retirai alors, pleines de petites pierres merveilleuses, vertes, bleues, nacrées, et polies à miracle. Sur de luisantes feuilles d'aunes, je les posai l'une après l'autre avec amour. Ensuite, comme la cloche des vêpres sonnait et qu'une ombre très humide tombait des grands noyers de la prairie, je me relevai brusquement, ayant fait mousser de la saponaire entre mes doigts; puis je recueillis mes cailloux dans mon chapeau de grosse paille et me dirigeai lentement vers la maison... notre chère maison des bois, aux tuiles roses et moussues, à la robe de glycine pâle... la maison que toujours j'ai vue solitaire, un peu mystérieuse, hantée qu'elle doit être par les ombres des bien-aimés qui veillent sur nous.

La fraîcheur des sources m'avait tellement pénétrée que je frissonnais légèrement le long du chemin bordé de pommiers, dont les boutons éclatent déjà et vont nous faire une avenue de rêve, dans deux ou trois matins.

Sur le banc de pierre qui fait face à la maison, l'oncle Jean — celui qui m'appelle « sa fille » et, dès l'enfance, resta mon unique protecteur — bouquinait d'un air préoccupé. Quand je passai devant lui il leva la tête, sourit vaguement et dit à demi-voix :

— Madeleine retour des nuages ! Tes yeux

sont de la couleur des « Sources Claires » !

Pauvre oncle Jean ! Il n'en revient pas souvent, lui, du pays des songes, et sa profession de médecin, qui ne cesse de le mettre en contact avec les réalités dures de la vie, n'a pu, semble-t-il, que lui donner davantage le goût de la spéculation et du rêve.

Je m'empressai d'aller compléter ma toilette dans ma chambre — la cloche des vêpres ne sonnait plus. — En passant près de ma psyché, fantaisie me prit de contrôler l'appréciation de mon oncle. Je ne suis pas jolie ; mais son compliment est le bon, et, tout à coup, dans la glace, le portrait de ma mère m'apparut, éclairé par des yeux semblables à mes yeux, mais infiniment meilleurs et plus doux... ma mère que je n'ai pas connue, dont je porte le nom et qui, sans doute, a laissé un peu de son âme dans mon âme, comme un peu de son regard dans le mien.

J'ai couru, pour ne pas arriver trop tard à l'office, presque tout le long de la grande allée de noyers qui mène au village. Quand je suis entrée à l'église, le marguillier Jean-Baptiste, la taille cambrée, la tête rejetée en arrière, regagnait sa place dans le chœur, à droite de M. le curé. Encore sous une impression très fraîche d'eau courante et de pommiers en fleurs, avec comme un printemps dans l'âme, je me suis agenouillée dans la petite chapelle de Saint-Etienne et, le front dans mes mains, j'ai commencé d'écouter le chant des psaumes.

Cette musique d'église me semblait expressive, berceuse, et, selon un vieux mot que j'aime, « orante », délicieusement.

Je relevai la tête: à ma droite, un groupe de petites filles en capulets blancs égrenaient des chapelets aux couleurs vives... Dans un coin obscur, la vieille Françon, toute brune sous sa cape, suivait du doigt les versets latins le long des colonnes de son paroissien usé. Le marguillier passait le plateau dans les rangs: Jousep y déposa toute la toison d'une brebis. Une sérénité pénétrante flottait sur l'église... Jamais je ne m'étais sentie dans une disposition aussi joyeuse... Alors, sans essayer d'analyser mes impressions ni de préciser ma prière, je me suis abandonnée au bonheur d'être jeune, aimante infiniment, pleine de confiance en Dieu et en la vie...

Quand je suis rentrée aux « Sources Claires », une animation inaccoutumée régnait le long de l'avenue. Des groupes de bergers, auréolés de bérêts bleus, remontaient en bavardant vers les hameaux. Ils venaient d'élire leur « majouraou » (chef) et causaient avec de grands éclats de voix. Je marchais vite, gênée un peu par leurs regards et leurs saluts, saisie aussi par la brise enveloppante et fraîche qui descendait de la montagne.

Tout à coup, le timbre d'une petite voix aigrette et bienveillante me parvint. Elle me disait, dans le joli dialecte de chez nous, cette phrase passée en proverbe dont la traduction

déflorent la saveur naïve: « Une amoureuse n'a jamais froid. »

Je me retournai en riant et reconnus Marion, la vieille petite gardeuse de chèvres, qui me regardait grelotter avec un peu de malice au fond de ses yeux vifs:

— Le proverbe a tort, lui répondis-je sans m'arrêter.

Et, tout ce soir, j'ai rêvé aux paroles de la vieille et à ma réponse... Quelle journée exquise!...

Avril 1904.

Je voudrais bien savoir pourquoi cette vie intense du printemps se communique à moi jusqu'à me faire éprouver une sorte de griserie?... Il me semble, depuis que les premiers boutons éclatent aux pommiers roses, que tout mon être se dilate aussi, délicieusement...

Avril 1904.

Quelle idée a donc pu avoir cette vieille femme?...

Le soir.

Un crépuscule admirable... Le ciel barré d'or au-dessus des crêtes, plus haut et gris de nacre, vermeil, puis bleu turquoise, très pâle, et violet sombre, estompé de noir, vers le couchant.

Avril 1904.

Marion, cet après-midi, montait avec ses chèvres vers les pâturages. Elle allait, courbée sur sa gaule, le front caché sous le « roundet » (coiffe), un tricot gris dépassant la poche de son tablier. Par-dessus le mur du jardin, je l'ai interpellée :

— Bonjour, Marion, il fait chaud !

— C'est le vent d'autan qui se lève, demoiselle !

— Ça signifie la pluie ?

— Peut-être bien !

— Marion !

— Demoiselle ?

— Que vouliez-vous dire, l'autre soir ?

— Quand, demoiselle ?

— Le soir de Notre-Dame ?

— Je ne me souviens pas !

— Allons donc !

— Rapport à qui ?

Elle me regardait, pinçant ses petites lèvres blanches et ses petits yeux riaient à miracle.

— Rapport... aux gens qui aiment.

— Oui, demoiselle.

— Eh bien ?

— Je crois que ce sera bientôt votre tour !

— Cette idée ! qui vous a dit ça ?

— Vos yeux, demoiselle.

Elle a ri un peu, franchement, à lèvres bien ouvertes, puis m'a saluée du bout de sa gaule et s'est mise à trotter à la suite de ses chè-

vres qui donnaient des coups de cornes à toutes les aubépines.

Avril 1904.

Mon Dieu, qu'il fait doux vivre !

Avril 1904.

A trois heures après midi, j'entrais dans le salon de Mlle Almaïde. Un subtil parfum de violette y flottait, et tous les meubles étaient encombrés de bouquets : le vieux clavecin rouge à six pédales, la console ancienne aux lignes droites et sévères, que j'aime et dont le tiroir recèle des trésors, la table ovale drapée d'un tartan aux couleurs éteintes, tout cela étincelait de clochettes blanches, mauves, roses, groupées dans des saxes fleuris. Au coin de la cheminée, étendue à demi dans sa bergère vieux rose, Mlle Almaïde, en robe noire antique de velours frappé, des anglaises blanches dévalant sur les épaules, maniait de la laine neigeuse. Du seuil de la porte, je lui criai :

— Un tableau de printemps du siècle dernier ! Dommage que vous ne « parfiliez » pas, mademoiselle.

— Folle ! J'ai bien le temps ! Ainsi, mes fleurs te conviennent ? Approche un peu que je t'embrasse.

— Point du tout, mademoiselle, soyons entièrement « couleur locale »... Et, d'un air solennel, j'allai lui baiser la main.

— C'est bon ! assieds-toi ! me dit-elle en riant.

J'empilai trois coussins de vieille soie et, m'installant en face du feu, je commençai mon jeu favori, qui consiste à « cueillir » la flamme du bout des doigts.

— Ton ouvrage ? interrogea Mlle Almaïde.

Alors, détachant de ma ceinture un bouquet de violettes, je le lui tendis :

— Voici le travail qui m'occupe depuis que c'est le printemps. Oh ! mademoiselle, flâner le long des prés, se laisser envelopper par le soleil et cueillir des muguets au bord des « Sources Claires »... Que pourrait-on faire de meilleur en cette saison ?

Elle me regarda sans me répondre, d'un air grave, presque triste, qui me fit de la peine. J'aime beaucoup Mlle Almaïde parce qu'elle a aimé ma mère et que, par moments, elle m'appelle « ma petite fille ».

— Ne vous fâchez pas et parlez-moi ! Qu'avez-vous donc ? lui dis-je en reprenant sa main.

— Je pensais à cette pauvre Catherine, dont les petits vont pieds nus et sans brassières par les matins de gelée !

Je sentis que de la chaleur me montait aux joues, et, d'embarras, de dépit aussi peut-être, je me mis à déchiqueter mes pauvres violettes... Mlle Almaïde avait repris son ouvrage et s'y acharnait avec un cliquetis d'aiguilles qui me paraissait irritant. Le silence était tombé sur

le petit salon, et, avec lui, comme un poids de gêne et d'ennui. A force de regarder le feu, je finis par le trouver maussade et commençai d'inventorier les meubles des yeux. Il me sembla que les petites clochettes avaient pris les allures de fleurs artificielles et n'embaumaient plus du tout, s'ennuyaient et se raidissaient comme moi. Je me levai, sans savoir pourquoi, en disant d'un ton sec :

— Au revoir et à bientôt ! Je ne veux pas vous déranger plus longtemps, mademoiselle.

Alors, j'entendis un petit rire très clair monter dans la salle :

— A-t-elle un méchant caractère ! disait la jolie voix de Mlle Almaïde... Tiens, prends donc ma pelote et dévide la laine, puisque tu n'es pas capable d'autre chose, et causons. Qu'as-tu fait depuis samedi ?

— J'ai regardé le soleil.

— Ensuite ?

— J'ai écouté le printemps !

— Très poétique !... Il ne manquait plus que composer des vers !

— Précisément.

— Allons ! Montre un peu ça !

— Non.

— Pourquoi ?

— Vous m'avez grondée ! Vous êtes méchante !

Elle me prit les deux mains.

— Regarde-moi dans les yeux !

— Voilà !

— Es-tu bien sûre que la vie ne soit faite que pour rêver ?

— Rêver n'est pas un crime !

— Certes non.

— Alors ?

— C'est à toi de me répondre.

— La vie est faite encore pour... aimer, peut-être ?

— Qui t'a dit cela ?

— Marion, la gardeuse de chèvres.

Mlle Almaïde me regarda d'un air stupéfait. Mais, très vite, se ressaisissant :

— Et qu'est devenu ton oncle, pendant que tu contemplais le soleil ?

— Il a visité ses malades, en méditant... Aristote !

— Vous ne causez jamais ?

— Guère. Il suit sa chimère et moi la mienne. Nos repas sont dignes du réfectoire d'un monastère. Au reste, mon vieil oncle Jean est fort galant lorsqu'il s'en mêle. Imaginez que l'autre dimanche...

— Et quel est, à ton sens, le but de la vie ?

— Je vous l'ai dit : aimer.

— Aimer qui ?

— Mais... tout, mademoiselle ! Tenez, il me semble quelquefois...

— Précisons. D'abord Dieu...

— Sans doute. N'est-ce point Lui qu'on aime lorsqu'on regarde avec ravissement les montagnes et les fleurs ?

— Hum ! c'est la jolie façon, celle-là ! dit Mlle Almaïde en me taquinant la joue du bout de ses doigts. J'ai ouï dire que saint François d'Assise en usait à ses heures. Mais... ne penses-tu pas que c'est insuffisant ?

— Bien sûr... On aime Dieu aussi en pratiquant la religion. Vous savez si j'adore les belles cérémonies, les fêtes si touchantes, l'église où l'on prie avec tant de joie...

— Est-ce tout, ma petite fille ?...

Je cessai de dévider la laine, car la vieille figure de mon amie avait revêtu la grave expression de tout à l'heure :

— Non, reprit-elle d'un ton ferme, car il y a encore l'accomplissement de ses devoirs, de la tâche sainte, utile, toujours austère par quelque endroit, que Dieu nous impose. As-tu jamais songé à remplir la tienne ?

En un mouvement de dépit, je laissai aller le peloton :

— Mais vous me désespérez, mademoiselle ! Quelle autre tâche puis-je donc avoir que me laisser vivre, et attendre ?...

Elle m'interrompit, avec un sourire.

— Attendre qui ?

Pour la seconde fois, je rougis ; ensuite, prenant mon parti :

— Le prince Charmant, si vous voulez !

Elle me serra les mains, avec une nuance d'anxiété dans le regard.

— Comme c'est venu vite ! Quel âge avons-nous, Madeleine ?

— Vingt ans !

— Déjà ! que Dieu te garde, ma petite fille !

— Du prince Charmant ?

— Des rêveries qui usent le cœur, des illusions sentimentales que, souvent, la vie fait payer cher !...

Mlle Almaïde songea un instant, puis se prit à rire :

— Quel éteignoir je suis, n'est-ce pas, Madeleine ?

Je ramassai le peloton et me remis à le dévider de mon mieux :

— Mais, mademoiselle, je ne vous comprends guère... Est-ce donc mal de songer à...

— A ?... répéta-t-elle malicieusement.

— A l'avenir, à ce qu'il promet.

— Non certes, petite. Mais, comme l'avenir ne nous appartient pas, il faut se garder de négliger le présent.

— Le présent !... dis-je avec une moue dédaigneuse.

— Oui, Madeleine, ce présent que tu regretteras plus tard, quoi qu'il arrive, ces belles années de jeunesse que l'on devrait non pas laisser couler, qu'on devrait vivre énergiquement.

— Encore une fois, le moyen, mademoiselle ?

— Le moyen ? S'oublier, répandre autour de soi un peu de l'amour que Dieu nous a mis au fond de l'âme et, cessant d'épuiser son imagination en rêveries stériles, faire le bien, tout simplement, un peu de bien chaque jour.

— Mais encore ?

— Ne pas vivre en étrangère dans ta maison et dans ton village ; penser à ton oncle qui se fait vieux et t'aime, lui, d'une affection vraie ; essayer de lui rendre la vie douce. Penser aux pauvres, que tu pourrais soulager, et, avant tout, éviter l'inaction et le vague dans les pensées.

Un peu impatientée, je l'interrompis :

— Et, en pratique, tricoter des brassières pour les enfants de Catherine tant que dure le jour ! Un programme de Carmélite !

Mlle Almaïde ne me répondit pas, tout occupée qu'elle semblait être à compter ses mailles. Au bout d'un instant, elle leva les yeux et me dit :

— Si tu allais demander le thé, Madeleine ? Ensuite, tu me diras tes vers.

Cette indulgence me remplit de confusion. J'embrassai de tout cœur ma vieille amie, et, quelques minutes après, nous buvions, dans d'exquises petites tasses japonaises, le thé le plus savoureux. Ensuite, je dis mes vers.

#### A UNE MARIÉE DE PRINTEMPS

Mon ami le printemps, qu'un mystère effarouche,  
M'a, riant, ce matin, dit tous vos doux secrets,  
Puis il est reparti, son doigt fin sur la bouche,  
Allant, pour votre hymen, vêtir son manteau frais,  
Un mot d'ordre a couru, chantonnant par la brise,  
Et chacun de prêter aussitôt son concours :

La nature, pour vous, à son miroir s'est mise,  
Prenant robe de fleurs et traîne de velours.  
Avril s'est couronné d'un beau chapel de fête;  
De nouvelles chansons l'oiseau s'est mis en quête;  
Le ciel pâle a rosi, saluant vos bonheurs;  
La rosée, aux buissons, semble joaillerie.  
Le printemps vous créa décor de féerie...  
Oh ! que votre chemin soit toujours plein de fleurs !

Avril 1904.

Mlle Amaïde a raison : il faut faire quelque chose de sa vie.

Le soir.

Il pleuvait, cet après-midi. Je n'ai pas quitté la maison. On avait fait du feu dans le petit salon qui communique avec le bureau de mon oncle. Je me suis installée au coin de la cheminée avec mon ouvrage, cette fois : une petite brassière bleue, au crochet, pour l'enfant de Catherine ; je ne suis pas méchante fille ! Pendant une heure, cela m'a plu de faire courir l'ivoire dans cette jolie laine couleur du ciel. Mais, peu à peu, l'ennui m'a saisie, un ennui qui, bientôt, est devenu une vraie tristesse. Ces jours de pluie, quelle horrible chose à la montagne ! « Candélars » drapé de gris terne, des ruisseaux limoneux tout le long des prairies et de grandes ondées poussées par le vent au travers d'un brouillard qu'elles épaississent encore... Mon oncle écrivait dans son bureau, faisant grincer sa plume, et, tout à coup, le conseil de Mlle Almaïde me revint à

l'esprit: «tâcher de lui rendre la vie douce...»

La plume, au bout d'un moment, cessa de se faire entendre; cela mit tant de silence dans l'appartement que je pensai pleurer de tristesse... Mais, alors, une idée me vint. Je crois qu'elle était bonne, car elle me fit sourire malgré moi. Je me levai doucement, puis, ayant posé ma brassière n'importe où, je rapprochai du feu une ancienne petite table carrée, en bois noir veiné d'or. J'y disposai quelques vieilles faïences, retirées d'un dressoir de chêne: un vase décoré de pavots rouges fanés, où une branche de bourgeons de pommiers commençait à fleurir; une théière, deux tasses, deux petites cuillères d'étain de forme archaïque, un passe-thé d'argent. Ensuite, à pas de loup, je m'en fus remplir d'eau une luisante bouilloire de cuivre, pour laquelle je fis une place dans la braise de lâtre. Le feu brillait à merveille, allumant d'éclairs roses mes faïences aux couleurs éteintes. Je ne m'ennuyais plus. Alors, d'un air mystérieux, j'entrai dans le bureau de mon oncle. Il était accoudé à une table, le front dans sa main, les yeux vaguement fixés vers la fenêtre, une expression de lassitude sur le visage.

— Oncle Jean?

Il ne fit pas mine d'entendre.

— Docteur?

— Hein! Voilà! Mais, en vérité... Madeleine! C'est pour?...

— Pour une consultation, docteur.

Il prit un air effaré:

— Tu n'es pas malade, petite?

— Point du tout. Je voudrais savoir simplement si le thé possède les superbes propriétés thérapeutiques...

— Bravo pour «thérapeutique»! interrompit-il, renversant la tête en arrière, afin de rire plus à son aise:

— Vous n'êtes point sérieux, docteur! Vous ne me répondez pas!

Il prit un air grave:

— Question litigieuse! Hippocrate dit oui: Gallien dit non...

— Et vous, oncle Jean?

Il sourit:

— Si le thé est préparé par Madeleine...

— Donnez-moi le bras, oncle Jean!

— Hein! Pourquoi?

— Vous allez voir, donc! Tant pis pour Gallien!

Quand l'oncle Jean a vu la petite table luisante, les fleurs de pommiers et les tasses décorées de pavots fanés, le croira qui voudra, il s'est ému en disant tout bas: «Madeleine!»; et comme, en même temps, il levait ses yeux vers un pastel qui représente ma mère en couronne d'oranger et bouquet blanc de myrtes, j'ai bien compris que ce n'était pas à moi qu'il parlait.

Nous avons pris le thé. Il faisait exquis dans la salle tiède. Oncle Jean et moi, assis en face l'un de l'autre, causions à mots très simples et

très doux. Dehors, la rafale pouvait gémir et les ondées couper le brouillard de longues raies grises; nous n'avions souci de la tempête ni du paysage morne. Le thé d'or limpide brillait dans nos tasses, le feu nous envoyait de bonnes bouffées chaudes; les fleurs de pommier embaumaient la table; heureux et nous souriant, dans l'intimité du soir qui tombait, oncle Jean et moi faisons connaissance.

— Ma petite, ta mère me préparait toujours du thé après mes courses.

— Je vous en préparerai aussi, oncle Jean.

— C'est singulier comme ton regard ressemble au sien!

— Vous trouvez? Mais elle était bien jolie, elle!

— Mieux que jolie, charmante!

— Oncle Jean?

— Petite?

— Qu'est-ce que vous faites dans le bureau, pendant de si longues heures?

— Je travaille, et souvent aussi je rêve...

— A quoi rêvez-vous? Aux théories d'Aristote?

— Pas toujours, petite!

— Alors?...

Il allait me répondre, lorsqu'un grand fracas de portes qui s'ouvrent nous interrompit. L'air conquérant, les poings sur les hanches, le tablier bleu à demi relevé à la ceinture, Mariounet, la cuisinière, roundet en déroute, sou-

leva la portière de velours émeraude qui clôt le petit salon :

— Mademoiselle ! Un Monsieur pour Mademoiselle ! prononça-t-elle énergiquement.

Oncle Jean et moi jetâmes un coup d'œil navré sur nos tasses à moitié pleines. Le temps, d'ailleurs, nous manqua pour nous appesantir sur nos regrets ; le « Monsieur » entra. J'avoue qu'au premier moment il me fut assez difficile de deviner ce qu'il pouvait bien avoir à démêler avec moi. Du moins détaillai-je sa physionomie avec un certain intérêt, physionomie d'homme du Nord, évidemment : œil couleur des fleuves qui serpentent le long des forêts de Germanie, cheveux maïs blond, figure imberbe et revêtue d'une expression d'extraordinaire naïveté ; le regard toujours étonné, comme après une découverte...

Le « Monsieur », s'approchant de nous, salua en deux temps, le buste raidi :

— Braimbach, professeur de musique, accordeur, dit-il avec un fort accent.

— C'est pour le piano, Madeleine. Arrange-toi avec Monsieur, me dit l'oncle Jean.

Puis, après un soupir de regret, il se leva pour retourner à son bureau. Le musicien, mi-solennel, mi-souriant, me regardait, comme attendant un ordre. Je ne me sentais pas intimidée ; même, confusément, il me semblait que ce personnage allait apporter un certain élément d'intérêt à mon existence. Je me dirigeai

vers mon cher piano carré, aux allures de clavier, et l'ouvris en riant :

— Je crois, monsieur, que vous aurez du mal à le remettre en état : c'est un vieux de la vieille !

Il s'inclina, toujours souriant, s'assit sur le tabouret de tapisserie, et, tirant un diapason de sa poche, commença d'y doucement siffler ; puis il exécuta, prenant son temps, deux ou trois gammes chromatiques, et se mit à hocher la tête d'un air découragé ; les notes grinçaient comme des crécelles, et plusieurs se laissaient en vain solliciter.

M. Braimbach, alors, avec une dextérité incroyable, procéda à ce que nous appelions au couvent « la démolition du piano ». Il retira les parois mobiles, et, pinçant, rajustant, attachant, se mit à faire son devoir. Je le regardais, très amusée. Il avait ôté son chapeau, et ses cheveux maïs, coupés longs, s'embrouillant autour de sa figure, lui donnaient un air de luthier allemand du dernier siècle. Et, tout à coup, je crus le voir buvant de la bière brune dans une grande chope de cristal taillé. Cela me rappela brusquement à un devoir d'élémentaire hospitalité : nous n'avions rien offert à ce pauvre homme venu jusque chez nous par de mauvais chemins, en pleine bourrasque ; je remis de l'eau dans la bouilloire, puis me dirigeai vers la fenêtre.

Le ciel s'éclaircissait et, par de grandes déchirures d'un bleu sombre, à la fois, et rayon-

nant, la lumière redescendait sur la montagne. Elle tissait d'argent le brouillard, encore très léger, qui s'enroulait autour des crêtes, turban vapoureux et clair. L'animation, peu à peu, envahissait la vallée; des taches mobiles, blanches, rouges, indiquaient la marche des troupeaux dans les pâturages; de loin en loin on distinguait les grossiers manteaux en toile de sac qui, des pieds à la tête, enveloppent les bergères. Partout, aux flancs des monts boisés et des collines, se suspendaient de miraculeux jardins, faits d'arbres roses et de cultures en fleurs... Le son lent et grave des cornes se prolongeait par la vallée. Alors, la joie immense de la vie me revint, m'enveloppant, me pénétrant jusqu'au fond de l'âme, et j'éprouvai un confus désir de ne la point goûter seule. Je me retournai à demi vers le musicien qui, juste en face de la fenêtre, devait terminer son travail, et lui dis, sans le regarder :

— Connaissez-vous des paysages semblables en Allemagne, monsieur Braimbach?

Aucune réponse ne me parvint; mais une mélodie pastorale, très fraîche et très douce, jouée dans un ton majeur sur un mode légèrement aigu, qui donnait d'une manière délicieuse l'impression de pépiements d'oiseaux dans un soir très clair... Les doigts frôlant à peine les touches, ses yeux étonnés perdus dans le vague, M. Braimbach improvisait. Il joua ainsi un long moment, sans avoir l'air de prendre garde à ma présence. Je m'étais remise à la fenêtre,

écoutant l'harmonie exquise qui naissait de l'union des voix confuses de la nature avec cette simple musique de vieux clavecin, un peu grêle, mais délicieusement expressive. L'eau des Sources Claires, dont on entendait vaguement la chanson, semblait lui faire un accompagnement lointain... M. Braimbach, sur une gamme interrompue, brusquement, s'arrêta. Je me rapprochai du piano en disant :

— Quel artiste vous êtes, monsieur !

Il eut l'air de tomber de la lune et se leva, sans rien répondre ; ensuite il fit mine d'esquisser son salut de cérémonie. J'arrêtai le mouvement :

— Vous allez me faire le plaisir, monsieur, d'accepter une tasse de thé.

Il sourit, acheva son salut et me dit :

— Beaucoup d'honneur, mademoiselle !

— Rasseyez-vous donc, je vous en prie, et veuillez me dire de qui est la jolie inspiration de tout à l'heure ?

Il sourit en me répondant :

— Mais... de moi, mademoiselle...

— Vous avez un bien beau talent !

— J'ai fait partie, autrefois, de la chapelle de Dresde... Très peu de rhum, s'il vous plaît, mademoiselle.

— Vous devez jouer Mozart divinement !

Aussitôt, je le vis poser sa tasse sur le guéridon, se rasseoir devant le piano et enlever, avec une maîtrise remarquable, le fameux « presto » en *la*.

Puis, avec son même sourire tranquille, il vint reprendre son thé, sans dire un mot de plus. A l'avant-dernière gorgée, cependant, il risqua :

— Je voudrais entendre jouer mademoiselle !

Pendant quelques minutes je résistai, puis, sur ses instances, j'exécutai de mémoire une très courte *Romance sans paroles*, de Mendelssohn.

« *Chanson sans mots* », murmura l'artiste dès les premières mesures ; puis, dans le plus profond recueillement, il écouta. Je ne sais trop à quoi cela peut tenir, mais je jouai mieux que d'habitude. Au dernier arpège, levant les yeux, j'aperçus M. Braimbach, debout devant moi, l'air ému, qui, en un geste de félicitations, me tendait la main. Je lui donnai la mienne en riant, mais avec un singulier plaisir. Il la serra légèrement et très vite, puis, tout à coup, se raidit, fit deux fois de suite son salut cérémonieux et s'en alla, me disant :

— Je reviendrai un de ces jours pour remplacer trois marteaux hors d'usage.

Par la fenêtre je le regardai partir, engoncé dans sa houppelande, les cheveux blonds débordant le chapeau... Quel original !...

Mai 1904.

Je me demande s'il reviendra aujourd'hui ?

Mai 1904.

Cet après-midi, comme j'entrais chez Mlle Almaïde pour lui dire bonjour, je l'ai trouvée en tenue d'expédition — gros souliers, gros manteau, gros cabas :

— Veux-tu venir avec moi ? me dit-elle.

— Où donc ? Chez les pauvres ?

— Oui ; à Sahusset, le hameau voisin.

— Allons-y ! je veux bien !

Nous avons pris cette petite route des bois, si jolie et si pleine d'ombre, qui enrubanne la montagne jusqu'à mi-côte ; nos pieds, à tout instant, glissaient sur les mousses humides. Les petites filles, vêtues déjà comme des femmes, en « casavet » et foulard noué, qui gardent les chèvres le long des prés en pente, nous regardaient venir, ouvrant des yeux bruns immenses. Au passage, j'en interpellai une en patois :

— De qui es-tu ?

— De « Petit Jean » le « bourdalè » (métayer)

— Où habite-t-il ?

— A la moitié de la montagne.

— Es-tu seule, ici ?

— Oui.

— Quel âge as-tu ?

— Huit ans.

— Tu n'as pas peur ?

— Les loups sont partis depuis le dégel.

— Veux-tu me vendre une de tes chèvres ?

La petite prit un air méfiant et me regarda de la tête aux pieds, sans me répondre. Ensuite,

elle attira vers elle une petite chèvre noire et blanche, aux yeux d'or, aux cornes lisses :

— Elle est belle ! affirma l'enfant ; puis, d'un air d'importance : Combien en donnez-vous ?

— Six liards, bien payé.

La petite bergère poussa un gros soupir :

— Elle ne viendra plus jamais à la montagne ! lui cueillerez-vous de la menthe ?

— A la saison.

— La pauvre ! Vous savez qu'elle est méchante quelquefois !

— Allons donc !

— Elle a les cornes pointues ! on ne le croirait pas !

— Je m'en charge !

La fillette embrassa le cou de la chèvre :

— Il ne faudra pas la battre, au moins !

— Jamais !

— Demoiselle !

— Petite ?

— Avec six liards, on peut acheter beaucoup de pastilles à la pomme ?

— Un grand cornet !

— Alors, donnez votre main !

— Pourquoi ?

— Mais pour faire le marché !

Je tendis ma main. Avec le plus grand sérieux, l'enfant y frappa trois fois de toute la force de ses doigts menus.

— A présent, voyons les six liards, la chèvre est à vous !

Je tirai deux sous de mon sac, et, les ayant donnés à la petite, je fis mine d'emmener la jolie bête, qui levait vers moi ses yeux jaunes et se laissait faire sans trop de résistance. Mais voilà qu'un long cri de désolation nous arrêta net toutes les deux. En même temps, je sentis sur mon bras l'étreinte de deux petites mains désespérées et, avec des sanglots, la bergerette me supplia :

— Ne la prenez pas, demoiselle ! Voici vos liards !... Je préfère ne jamais avoir de pastilles à la pomme ! Ma petite chèvre !... Ne la prenez pas, demoiselle !... Je l'aime !... c'est ma chèvre !...

Et la petite, s'agenouillant dans le gazon, saisit à deux mains la tête fine de l'animal, la baisa, embrouillant ses cheveux clairs dans les jolies cornes noires. Une large tache de soleil se fit entre les arbres sous lesquels nous nous étions arrêtées et qui, d'un côté, cloaient le pâturage. Elle mit en relief le plus délicieux tableau qui se puisse rêver : la petite paysanne, à genoux dans l'herbe luisante, étreignait de ses bras le cou sombre de la chèvre, qui s'abandonnait à demi. Un bruit léger de clochettes que l'on frôle se mêlait aux sanglots de l'enfant ; le foulard qui retenait ses cheveux avait glissé, la toison blanche se mêlait à la toison brune, et le pied nerveux de la chèvre se posait, en guise de consolation, sur le genou ployé de la petite fille.

Mlle Almaïde me fit signe de partir.

Je m'éloignai à petits pas, me détournant à demi... La petite, au bout d'un instant, détendit ses bras et remua la tête; ses yeux étincelaient de larmes et elle se mit à caresser, avec des mots de tendresse, la chèvre dont le regard d'or était bien loin déjà... Soudain, l'animal eut un soubresaut brusque; puis, sans prendre souci des petits bras enlaceurs et tendres ni de l'étreinte chaude dont ils l'enveloppaient, il se dégagea, d'un coup de tête brutal, et bondit vers une fleur rose qui lui souriait à la pointe d'un rocher. «Les vaines tendresses», dis-je en soupirant. Mlle Almaïde, qui soufflait un peu de grimper à pic, se mit à rire:

— Savez-vous, mademoiselle, que tout ceci pourrait bien être symbolique?

— Prends mon cabas, dit Mlle Almaïde, dont les poumons criaient grâce, puis explique le symbole: ça m'aidera peut-être à monter!

— Hum!... Douteux!...

— Pourquoi?

— Parce que le symbole est un peu triste...

— Va toujours! Nous verrons bien... Mais quel sentier!...

— Ne pensez-vous pas, mademoiselle, que les chèvres ont le beau lot en ce monde?

— Les chèvres?

— Les gens égoïstes, qui se contentent de se laisser aimer.

— Tu n'en penses pas un mot!

— Je vous assure.

— Alors, tant pis pour toi ! Cela prouve que tu n'y entends rien.

— Que je n'entends rien à quoi ?

— Mais... à aimer.

Je m'arrêtai pour cueillir un œillet sauvage taché de pourpre, que je tendis à Mlle Almaïde :

— Sans rancune ! Seulement, vous pourriez vous tromper.

Elle sourit d'un petit air malin. Nous arrivions au sommet d'une colline, plantée de hêtres vert très pâle, dont les racines affleuraient le sol, formant des sièges de mousse. Elle s'assit près d'une touffe de violettes et me fit signe de l'imiter.

— Cet œillet embaume, dit-elle ; mais je voudrais bien savoir pourquoi tu t'en es privée pour moi ; c'est, en somme, faire métier de dupe !

— Je vous entends, lui dis-je en riant, et peut-être avez-vous raison : il est plus avantageux de donner que de recevoir !...

Nous allions causer encore ; mais tout à coup, l'atmosphère exquise du printemps chargée de tous les parfums du bois agit sur nous, et le désir nous vint de nous taire. Mlle Almaïde, s'adossant à un tronc moussu, ferma les yeux d'un air fatigué. Je regardai, pendant quelques minutes, sa figure aux aspects de vieil ivoire qui est à la fois, en son expression noble et modeste, celle d'une vierge et celle d'une sainte : le front élevé, très blanc, où serpentent de neigeux bandeaux, la bouche au pli serein

et la carnation pâle des joues... sur les genoux de mon amie reposaient ses mains aux formes pures, mains laborieuses, mains de bonté, qui si bien avaient su donner... Je fermai les yeux à mon tour, puis les rouvris sur le bois: et, tout à coup, il me parut que cette beauté harmonieuse du printemps naissait des dons désintéressés, des sacrifices de toute la nature, sacrifice des fleurs qui se fanent, des sources qui s'épuisent, des oiseaux qui, éperdument, chantent et se fatiguent à nous dire leurs chansons: sacrifices, dons inconscients, tous utiles à l'entretien de la vie et que Dieu, peut-être, nous mit sous les yeux pour nous donner une leçon profonde d'abnégation dans l'amour...

Je fis part de cette impression à Mlle Almaïde. Elle hocha la tête et me répondit:

— Une jolie idée, quoique un peu vague... l'Évangile parle plus clair et lui seul a su donner son vrai nom à l'amour lorsqu'il l'appela «charité», fusion universelle des cœurs.

Je me penchai pour sentir la touffe de violettes en répliquant:

— Universelle m'effraie un peu. Il me semble qu'un sentiment si général ne me suffirait pas.

Et je me remis à rêvasser: à travers les feuilles luisantes des arbres, l'horizon de montagne prenait des teintes violettes; les contours s'amollissaient, les brumes du crépuscule commençaient de noyer les choses... Et, soudain, — explique le rapprochement qui pourra,

— dans les nuages de perles du soir, j'eus une vision lointaine de vieux clavecin joué par un luthier aux cheveux blonds...

Après un quart d'heure de repos, Mlle Almaïde se ressaisit brusquement :

— Et nos pauvres ! Dépêchons-nous !...

Quelques instants plus tard, nous faisons notre entrée dans le hameau. A notre grande surprise nous trouvâmes toute la population pastorale en effervescence : bergers, enfants et métayères se précipitaient à la lisière des prés, avec un bourdonnement monotone et singulier. Tous les regards se fixaient sur un pâturage rayonnant de marguerites, au milieu duquel je finis par apercevoir une forme blanche, qui faisait un geste de bénédiction. Je m'approchai pour interroger un des assistants, et je m'aperçus qu'ils récitaient tous force prières... Au même moment je reconnus le surplis de M. le vicaire et son aspersoir qui étincelait au soleil.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je à un vieux berger. Il leva son bonnet et me répondit :

— C'est monsieur l'abbé qui « bénit les rats ». Et il se remit à prier.

Je ne pus me défendre d'une violente envie de rire.

— Voici qui est assez original ! dis-je entre haut et bas.

Mlle Almaïde avait son air sérieux.

— Il n'y a rien de bien plaisant, je t'assure, me répondit-elle. Depuis plusieurs semaines, une invasion de mulots met tout le pays en

désolation. N'est-il pas touchant de voir ces pauvres laboureurs s'adresser naïvement à leurs grandes protectrices : la Religion et l'Eglise, pour qu'elles les « délivrent de tout mal », comme dit le *Pater*?

— Très touchant, en effet.

La foule, peu à peu, s'écoulait. M. le vicaire, à la lisière du pré, serrait des mains calleuses, et c'était vraiment chose attendrissante de voir, au milieu d'un cercle pittoresque de bergers aux tricots fanés, aux ceintures éclatantes, ce prêtre tout blanc et tout mince qui, dans le hameau triste, venait d'apporter une consolation et une lumière.

— Mes pauvres m'attendent, hâtons-nous ! me dit Mlle Almaïde.

Un instant après, poussant la vieille porte d'une chaumière aux murs de torchis, elle me glissait à l'oreille d'un air mystérieux :

— Attention et retourne ta manche si tu as peur des sorts : je te conduis chez une « brouïcho » (sorcière).

Alors, au fond d'une pièce où jamais n'entra le soleil, j'aperçus, se détachant d'un monceau de chiffons, une figure ratatinée et brune, aux yeux luisants, aux pommettes colorées par la fièvre... Là gisait, en effet, dans le plus complet dénuement, une de ces malheureuses, victimes de préjugés insensés, dont on se méfie, et dont on s'écarte, et qu'on abandonne, parfois, dans les hameaux, sans aucun motif raisonnable, pour un physique disgracieux, un

regard trop malin, quelquefois un esprit plus ouvert, plus mordant qu'il n'est ordinaire, ou une certaine connaissance des simples et quelques mystérieuses recettes de bonne femme. La pauvre créature que nous venions visiter se souleva à demi, entendant la porte s'ouvrir, et, lorsqu'elle reconnut Mlle Almaïde, étendit vers nous en le secouant un long bras livide. Ma compagne, s'approchant de la vieille, lui donna la main. Aussitôt, avec des sanglots convulsifs et des mots entrecoupés, incompréhensibles, la malade commença de la baiser... Au bout d'un instant, elle se calma et se laissa retomber sur son oreiller :

— Personne n'est venu depuis vous, demoiselle, prononça-t-elle sur le ton de l'irritation, et voilà toute une semaine que je n'ai rien pris de chaud !

Mlle Almaïde, s'emparant du cabas, en retira une bouteille de café et se mit en devoir d'allumer du feu, dans le foyer envahi par la cendre. J'essayai de m'approcher du lit ; mais, tout de suite, mon cœur se souleva : la ruelle était encombrée d'objets hétéroclites d'une saleté repoussante, vieux pots, vieilles cafetières, bouteilles crasseuses, verres ébréchés, à demi enfouis dans des haillons. La vieille, d'un mouvement brusque, saisit ma main et l'attira sous les couvertures. A grand'peine arrivai-je à réprimer un mouvement d'immense dégoût. Et soudain, je sentis sous mes doigts une sorte de moignon desséché qui, une fois

les chiffons écartés, se présenta sous la forme d'un pauvre bras raidi, paralysé, terminé par une main fermée dont, en une éternelle crispation, les ongles meurtrissaient la chair :

— Depuis quatorze ans ! murmura-t-elle, et jamais personne du hameau n'entre chez moi, excepté Françon, qui m'apporte à manger une fois le jour, parce que je lui ai donné tout mon bien, et se retire souvent sans m'adresser la parole !

Pas un mot de consolation ne me vint ; cependant, une émotion intense me faisait refluer tout le sang au cœur. Il me semblait qu'un voile, que j'avais tissé brillant devant mes yeux, se déchirait tout à coup et que, pour la première fois, je faisais connaissance avec la vie. Mlle Almaïde, cependant, s'approchait, tenant la boisson chaude :

— Il faudrait un bol, Mariettou.

Alors la malade, ayant fouillé ses haillons, nous tendit une écuelle ébréchée, grise de poussière :

— N'avez-vous point un peu d'eau ? interrogea mon amie.

La vieille fit signe que non :

— La fontaine est tout près de la porte. Si tu voulais, Madeleine ?

Il faut bien que je l'avoue, j'hésitai une seconde avant de « vouloir ». Cependant, bientôt honteuse de moi-même, je pris l'écuelle du bout des doigts. Avec un petit frémissement de dégoût et regardant autour de moi le moins

possible, je traversai la chambre et gagnai la fontaine. Des bonnes femmes me regardaient, en tricotant, du seuil de leurs portes. Je me sentis rougir et pris mon parti à grand'peine. Mais, à mesure que j'approchais de la fontaine, un sentiment très doux, peu à peu, m'envahissait. J'allais donc, à mon tour, être utile à quelqu'un, accomplir, pour une très humble part, il est vrai, la grande loi de la charité.

Sous les yeux étonnés, un peu railleurs, des bergères, je lavai la pauvre écuelle.

Puis, rentrant dans la chambre, je voulus moi-même verser la boisson chaude et la faire doucement avaler à la malheureuse. Tout cela, physiquement, me coûta plus que je ne saurais dire; mes mains tremblaient; mes yeux, instinctivement, se fermaient...

Mais je sortis de la pauvre maison avec une joie dans l'âme... Alors il me sembla qu'ils avaient la bonne part, les cœurs purs et forts qui, aspirant plus haut que nos imparfaites amours, savent, à l'exemple du Christ, se dévouer sans réserves et sans égoïstes calculs, aux tâches saintes.

Mai 1904.

Hélas! Cette journée n'aura point de lendemain! Mlle Almaïde, souffrante, est condamnée à la réclusion pour de longues semaines.

Mai 1904.

Et voici, en foule, toutes mes rêveries qui reviennent...

Mai 1904.

Il m'est terriblement difficile de sortir de moi-même. Une pente irrésistible m'attire toujours vers les pays enchantés du rêve. Mon oncle, que certainement je néglige trop, s'en inquiète. Tout à l'heure, comme, accoudée à la fenêtre, je contemplais un vol superbe de nuages nacrés vers le couchant rose, il m'a posé bien affectueusement la main dans les cheveux et m'a demandé :

— Qu'y a-t-il derrière ce front, Madeleine ?

Je l'ai embrassé sans lui répondre. Derrière ce front, il y a bien des chimères, sans doute ; mais aussi, peut-être... un souvenir...

Mai 1904.

Invitation à une matinée dansante, chez le Président. Mon oncle insiste pour que j'y aille. Cela m'amuserait de savoir si je suis faite pour le monde...

Juin 1904.

J'irai, puisque mon oncle y tient, et... qui sait ?

Juin 1904.

Retour du bal, 10 heures du soir. Il fait une lune merveilleuse. Les montagnes sont d'un bleu de rêve et les « Sources Claires » chantent à miracle. Dorme qui voudra ! Je ne suis point

lasse, et, tout de suite, note mes impressions. Midi et demi, déjeuner en coup de vent et toilette. J'avais mal dormi et ma psyché ne me disait rien de bon. Il y a des jours où l'on aimerait assez être jolie... Pour comble de bonne fortune, je n'avais point songé à m'informer du genre de parure requis pour une réunion de cette espèce. A tout hasard, comme le vent fraîchit et que je suis horriblement frieuse, je mets ma robe de drap bleu foncé, avec un large velours dans le ton autour du cou. Au reste, point de frais de coiffure: un chignon solidement tordu, rattaché par des épingles d'écaille blonde; des gants, un éventail, ma grande pèlerine de laine... en somme une « martinée » ne saurait être rien de bien solennel. Nous montons en voiture et en route vers la ville voisine!

Il faisait un jour gris; oncle Jean, bien installé sur les coussins, lisait une « Revue » médicale. Je trouvais le chemin d'une longueur désespérante; une impatience me prenait d'arriver vite... Le monde! l'entrée dans le monde!... Ces mots éveillaient en mon esprit mille curiosités. Avec quelles sensations nouvelles allais-je faire connaissance? Le bal m'intéresserait-il, et pourrais-je en rapporter quelques piquantes observations?

Peu à peu, le temps s'éclaircissait; sous les nuages moroses, le soleil se mettait à sourire; les pâquerettes des champs blanchissaient de tout leur cœur sur la nappe chaude des prai-

ries, et, tout à coup, la gaiété me revint. La minute d'après, nous sonnions à la porte de Mme la Présidente. Un laquais au col d'argent nous introduisit dans une manière de vestibule, drapé de velours clair, et dont les banquettes disparaissaient sous un fouillis de dentelles parfumées et de plumes blanches ! des sorties de bal !... Le mot me revint à la mémoire tandis que je laissais aux mains d'une soubrette en tablier brodé la malheureuse pèlerine sombre qui, certes, eut un air de détresse bien piteuse lorsqu'elle s'affaissa au milieu des exquises fanfreluches... Le valet souleva une portière... Alors, ce fut un éblouissement de lumière dorée, de gazes mauves, roses, nacrées, ponctuées de distance en distance par des soies plus sombres aux luisants reflets et de longues jupes de velours, qui traînaient royalement sur un parquet splendide. Et dans ces parures gracieuses, et sous ce jour favorable toutes les femmes paraissaient jolies, toutes avaient des yeux étincelants et des gestes pleins d'élégance...

Au fond du salon, accoudée au marbre vert d'une haute cheminée, Mme la Présidente, en robe de satin bleu d'eau, recevait les hommages de ses invités... Une folle envie de fuir me saisit, et je jetai un regard de détresse du côté de l'oncle Jean... Alors — et quelle fut mon angoisse ! — je m'aperçus qu'il était déjà au milieu du salon, et que tous les regards se

fixaient sur moi. Une dame au sourire pitoyable me glissa dans l'oreille :

— Ne vous trompez-vous pas, mademoiselle ? C'est à gauche la porte de l'office.

Oncle Jean, à ce moment-là même, et avec une aisance de vieux rêveur que les circonstances extérieures n'impressionnent pas, s'inclinait devant Mme la Présidente. Je crois, le ciel me pardonne, qu'il avait totalement oublié ma présence ; mais tout à coup, sur un mot de Mme V..., il se retourna vers la porte et me fit signe d'approcher. Je peux me rendre le témoignage d'avoir fait là le plus grand effort d'énergie de mon existence... Je saisis mon éventail à deux mains et m'avançai à travers le salon dégarni. Des nuages blancs, violets, aurore, me dansaient devant les yeux, j'avais perdu complètement la tête et je ne voyais plus rien que, dans une longue glace au cadre d'argent, une petite pensionnaire bleue, au chignon ridicule, aux doigts crispés sur l'éventail, qui allait à petits pas, les joues empourprées, dans la direction d'une cheminée en marbre vert, où s'appuyait une imposante dame à l'aigrette de diamants, à la traîne d'azur.

Mme V... se montra d'ailleurs parfaitement aimable ; elle eut pour moi un sourire charmant, me prit la main et me conduisit dans une petite pièce tendue de perse crème et rose où babillait la « jeunesse ». Toutes ces demoiselles d'ailleurs, sur la recommandation de la Présidente, m'accueillirent avec condescendance et

voulurent bien m'adresser quelques mots. L'une d'elles, entre autres, me demanda avec une politesse sous laquelle perçait la plus grande incrédulité, si je connaissais les « pas nouveaux ». Elle parut fort surprise en m'entendant dire que j'avais suivi, l'année précédente, les cours de danse et de maintien de Mme L... Au reste, elle n'eut pas le loisir de s'arrêter beaucoup à son étonnement.

Les premières mesures d'une valse résonnèrent par les salons en fête... Aussitôt, le boudoir fut envahi par une foule de messieurs en frac, à l'air poli et solennel, qui vinrent, à tour de rôle, s'incliner devant chacune des jeunes filles de l'assemblée, en oubliant, comme cela devait arriver, la petite pensionnaire bleue. Toutes les demoiselles donc étant parties, emmenées par leurs danseurs, il arriva que je me trouvai absolument seule dans le petit salon rose. Après un moment d'hésitation, je pris le parti de retourner vers la grande galerie où les bruissements de soies et de mousselines se mêlaient maintenant aux sons d'une musique entraînante. Et voilà que devant une portière à demi soulevée je me vis en face d'un grand collégien tout galonné d'or, à la contenance embarrassée, aux bras ballants, qui, sans doute, n'avait osé aucune invitation.

Quand il me vit, il eut l'air de prendre son courage à deux mains, et d'un ton hésitant, les yeux baissés, me demanda au passage si « je voulais bien lui faire l'honneur... » J'acceptai,

déjà un peu consolée... Ce pauvre jeune homme dansait horriblement mal, et malgré toute ma bonne volonté de m'amuser, lorsque, de son escarpin solide, il m'eut plus de dix fois écrasé le pied, force me fut bien de le prier « d'avoir l'obligeance de me reconduire ». Il le fit avec une satisfaction évidente. Alors je m'installai sur un pouf de peluche violette masqué à demi par une manière de paravent où des Japonais roses ouvraient des yeux immenses, et je me mis à contempler la salle. Elle semblait toute envahie par la joie de la vie, et pendant quelques instants mes yeux jouirent du plaisir le plus vif et le plus délicat. Le balancement des étoffes brillantes et souples, les sourires dont s'éclairaient tous les visages, les jolis mouvements en cadence formaient un ensemble d'une harmonie charmante. Cependant toutes mes impressions furent bientôt dominées par le sentiment assez pénible d'assister à une fête sans y être invitée. Personne, en effet, n'avait l'air de se douter de ma présence. En vain l'orchestre entonnait-il les danses joyeuses ; nul ne songeait à s'approcher du paravent rose derrière lequel j'essayais de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Tout à coup, l'orchestre se tut, et un piano se mit seul à chanter. Je reconnus le petit air vieillot d'une gavotte, les arpèges prolongés, qui donnent la sensation d'un glissement coquet de souliers de satin, les accords très lents sur lesquels on fait une révérence et le rythme alangui de la jolie valse des

Etoiles. La traîne bleue de Mme V... fit son entrée dans le salon :

— Je viens recruter des danseurs, expliqua Mme la Présidente avec son petit sourire mondain un peu banal, mais plein de grâce. Toute cette jeunesse est d'une timidité exagérée. Il me faut absolument quatre groupes pour la gavotte.

Un bruissement léger de voix claires qui discutent monta dans le boudoir... Tout à coup, une jeune fille en robe de laine blanche s'avança vers le pouf mauve où je me faisais aussi petite que possible. Je reconnus Mlle Germaine, une de mes compagnes du cours de Mme L... Elle s'avança vers moi, eut un petit cri aimable de reconnaissance, me tendit la main, et, détournant un peu la tête :

— Monsieur Jacques, par ici ! dit-elle. Voici votre partenaire : Mlle Madeleine danse la gavotte dans la perfection !...

Alors je vis s'approcher un grand jeune homme au binocle étincelant qui, sur présentation, me salua d'un air gourmé, puis, sans mot dire, m'enveloppa d'un regard surpris, légèrement dédaigneux, qui me fit envier le sort des bergères en tapisseries de la muraille :

— J'ai peur de faire des sottises, vous comprenez, expliqua Mlle Germaine. Je pensais toujours à autre chose, au cours de Mme L... Vous devriez prendre ma place, mademoiselle Madeleine.

Une terreur folle me saisit, et je levai sur

Germaine un regard suppliant; mais elle me saisit les deux mains et me contraignit à me lever. M. Jacques, d'ailleurs, ne parut pas s'émouvoir outre mesure. Il continua de jouer avec ses gants clairs en disant à Germaine :

— Je suis sûr que vous êtes trop modeste, mademoiselle.

Un peu de confusion régnait alors dans le boudoir crème. On causait, on discutait, on se récusait à mots interrompus par des protestations aimables. La traîne de Mme la Présidente faisait merveille sur le parquet doré... Je restais debout, l'air très gauche, auprès de mon paravent, gênée par ma toilette ridicule et les curieux regards qui, discrètement, l'inventoriaient.

Soudain, les discussions se turent; le silence tomba sur les salons, et, au piano, la gracieuse mélodie Louis XV recommença de chanter. Alors, huit couples rieurs et glissants passèrent sous mes yeux, prenant la direction de la grande galerie, où tout le monde s'était rangé pour regarder la danse de caractère; on jouait « l'entrée de la gavotte ». Germaine, sans m'adresser un mot d'explication ou d'excuse, avait repris son cavalier et sa place. Je me laissai retomber sur mon pouf, tout à fait découragée cette fois, et regardai de loin le joli coup d'œil que présentait le grand salon... Je pus m'y convaincre qu'on s'y passait fort bien de mon concours. Les figures de la gavotte se déroulèrent, gracieuses et très lentes; puis,

brusquement, la galerie se vida et tous les couples disparurent derrière une portière soufre, à demi entr'ouverte sur un buffet splendide. Au reste personne ne songea à m'inviter. Le sentiment du profond ridicule de cette situation me fit monter les larmes aux yeux.

Heureusement, ma philosophie me revint vite !

— *Vanitas vanitatum!* murmurai-je en souriant ; voilà pourtant le monde, et ce que c'est d'être venue naïvement au bal avec une robe de grand'messe ! Tâchons de nous tirer d'affaire toute seule !

Et j'allai rejoindre, à la salle à manger, la foule gaie des convives.

Mme la Présidente avait fait les choses fastueusement. Les longues tables de lunch, où serpentaient des chemins de roses exquises, aux teintes de porcelaines, disparaissaient sous d'affriolantes pyramides de fruits merveilleux, légèrement teints de rouge et d'ocre ; pêches en corbeilles, cerises en longues grappes roses, raisins aux couleurs de violettes, dignes du verger d'Aladin. Au milieu de ce fouillis se nichaient par groupes les théières d'argent, les pots à lait en vieux Limoges et les luisantes petites cuillères de vermeil. Autour des tables s'empressait la papillonnante jeunesse ; de beaux cavaliers aux boutonnières fleuries cueillaient au hasard les bonbons et les friandises, qu'ils présentaient ensuite, avec des gestes jolis aux dames souriantes. Il faisait une chaleur

très douce et, dans cette atmosphère de la salle chargée de parfums capiteux et mêlés, j'éprouvai bientôt une sensation de vertige. Il me sembla qu'une tasse de thé me remettrait; déjà j'avais la main vers la table lorsque — ironie du sort! — un monsieur à l'air fort poli, dans lequel je crus reconnaître M. le Président lui-même, s'inclina devant moi et me dit avec grâce:

— La danse va recommencer. Aurais-je l'honneur de vous reconduire au salon, mademoiselle?

Je pensai: «Voici peut-être la seule fois de l'après-midi que l'on s'avisera de moi: ne refusons point les bons offices!» et je pris le bras de M. V..., et, mélancoliquement, je me laissai emmener la première dans la galerie à peu près déserte... Mais, dès le seuil de la porte, je sentis une rougeur me monter au visage et ma main trembler un peu sur le bras du Président; à deux pas de moi, m'adressant le plus joli sourire de ses yeux étonnés, M. Braimbach, en habit de cérémonie, les cheveux blonds bouclés comme ceux d'un marquis ancien régime, saluait d'un air enchanté, me disant:

— La prochaine danse, mademoiselle?

Je ressentis une émotion ridicule; sans m'en rendre très bien compte, j'avais été, les jours précédents, plus ou moins obsédée par l'image du curieux claveciniste d'outre-Rhin, qui improvisait des chants de crépuscule si expressifs, à l'heure du ranz des vaches... et le sou-

venir me revenait souvent du regard admiratif et ému par lequel il avait accueilli ma simple romance... Je crois qu'il existe vraiment, en chaque femme, une manière de « romanesque » en herbe, et que, si nous n'y prenons garde, la Folle du logis a tôt fait d'outrepasser ses droits chez nous et d'envahir toute la maison. J'y réfléchis plus tard; mais, à l'heure dont je parle, je ne songeai — il faut être sincère — qu'au plaisir de retrouver M. Braimbach et de causer quelques instants avec lui. Je ne sais s'il s'en aperçut; du moins se montra-t-il parfait galant homme et très intéressant causeur. Il me parla des beaux musées de Dresde, de la « Madona Sixtina », des goûts artistiques des Saxons, et d'un certain maître de chapelle qu'il avait eu et qui pleurait des nuits entières à son piano, jouant une sonate de Beethoven... M. Braimbach parlait lentement, avec un peu de difficulté, mais beaucoup de charme. Je l'écoutais, prise d'un intérêt peu à peu nuancé d'émotion. Nous nous étions arrêtés à un angle du salon, près d'une jardinière de vieil argent d'où s'élançaient des lis très sveltes, et ne songions, ni l'un ni l'autre, à danser.

— Très heureux de vous avoir retrouvée, mademoiselle, me dit-il enfin. J'espère que nous n'en resterons pas là. En attendant, permettez...

Il m'offrit le bras. Je crus qu'il voulait me conduire vers un groupe affairé, où la Présidente organisait un lancier à grand'peine; j'en

éprouvai un ennui que je me gardai bien de laisser paraître. Mais voilà qu'au bout de quelques pas mon cavalier vint s'arrêter devant un grand fauteuil sculpté, au dossier raide, où s'étalait une blouse ample de soie maïs, et me dit, en un grand geste de présentation :

— Mademoiselle, Madame Braimbach, ma femme, à laquelle j'ai déjà parlé de vous, et qui sera très heureuse...

Le reste de la phrase ne fut pour moi qu'un bourdonnement confus... Bientôt, cependant, j'eus l'esprit de relever la tête et de répondre par un sourire au sourire vraiment très aimable que m'adressait, du haut de son fauteuil, une bonne dame blonde, à la taille un peu épaisse, aux yeux gris très doux... Et ce fut comme l'effondrement d'un de ces palais de dominos que je bâtissais sur la table du salon, quand j'étais petite. Je passai le reste de l'après-midi, assise à côté de Mme Braimbach, et je l'écoutai parler successivement de l'orgue de la cathédrale, qui demanderait d'urgentes réparations, de l'insuffisance des charcuteries de la ville où, paraît-il, il n'y a pas chance de se procurer de choucroute aigre ni de saucisses fumées convenables, enfin d'un roman de Marlitt qui fit florès, à une certaine époque, en Allemagne.

Oncle Jean vint nous rejoindre et donna gaîment la réplique. Quant à M. Braimbach, il s'en fut offrir ses services à la pianiste exténuée, qui jouait des valses depuis des heures

sans que personne songeât à la remplacer, et nous ne le revîmes plus jusqu'au moment du départ.

— Eh bien, que dis-tu de ce bal, petite ? me demanda l'oncle Jean lorsque notre voiture se remit en marche à travers les rues sombres de la ville.

— Je dis que j'aime infiniment mieux les « Sources Claires ! »

— C'est aussi mon avis, répondit-il en se penchant vers moi ; puis, m'embrassant les cheveux : Les Sources Claires avec Madeleine ! acheva-t-il bien tendrement.

Juin 1914.

J'ai mal dormi avec, continuellement, une grande sensation de fatigue et de dépression morale. Je crois même que j'ai un peu pleuré. Ce matin, après le départ de l'oncle Jean, je suis allée faire visite à Mlle Almaïde. Elle était levée et déjà beaucoup mieux portante. Nous avons longuement causé. Elle m'a demandé le récit de mon bal, et, malgré tous mes efforts pour paraître gaie, elle a lu la déception dans mes yeux. Je n'ai su résister à l'interrogation tendre, un peu malicieuse de son regard, et, sans restriction aucune, j'ai tout avoué.

La franche et bonne gaité avec laquelle elle accueillit le récit de mes déboires m'a un peu remise, et, au bout d'un moment, je riais aussi tout à fait avec elle :

— Blessure d'amour-propre n'est pas mortelle et peine d'imagination encore moins, m'a-t-elle affirmé. Cette histoire montre que...

— Les robes de drap foncé ne sont pas de mise pour une matinée dansante, car lorsqu'on est en Chine...

— Sans doute, fit ma vieille amie en riant. Mais ne penses-tu point qu'il y aurait une autre moralité à tirer de tout ceci?

— Oui : que le monde est d'une vanité inouïe, tout préoccupé d'apparences, et qu'on ne saurait lui plaire sans se mettre en grands frais pour lui.

— Encore?... demanda Mlle Almaïde dont le regard, de plus en plus, se faisait malicieux. Je baissai la tête et me sentis rougir.

— Ce sera donc moi qui parlerai, reprit-elle après un moment de silence, et je dirai qu'il faut se résigner une fois pour toutes à laisser le romanesque au roman, et se bien persuader que la vie réelle n'offre guère d'aventures sentimentales à une honnête femme.

— Faut-il donc se résoudre à étouffer dans son âme toute vibration et toute jeunesse? m'écriai-je avec un reste de chagrin et de rancune.

Mlle Almaïde, qui ne perd jamais son temps, m'offrit un gros écheveau brun à dévider, rajusta un peu ses jolies anglaises et me répondit, enroulant de la laine autour de ses doigts où brillent des bagues anciennes :

— Dieu me garde d'avoir avancé une hérésie

semblable ! Non, ma petite fille, il ne faut pas comprimer son cœur ; mais, sous peine de souffrir beaucoup et bien sottement, il faut calmer sa tête, garder pour le bon usage les ressources de tendresses et de dévouement qui se cachent au fond de notre âme. Le grand danger, Madeleine, à tous les âges et au tien surtout, où toutes les cordes du sentiment, sous la main de la jeunesse, vibrent à la fois, est de laisser sans emploi son activité morale, s'exposant ainsi à lui donner, un jour ou l'autre, un emploi vain.

— Mais, mademoiselle, le mariage, par exemple?...

— Le mariage est chose plus austère qu'on ne le croit. Il exige de la femme une dépense immense de courage et d'abnégation ; bien peu, sans doute, en assumeraient les charges si, d'avance, il leur était donné de les connaître toutes. Et c'est précisément l'erreur et la grande faute des romanciers de duper les imaginations par des peintures irréelles de sentiments alambiqués, de troublantes passions qui, si elles existent, revêtent le caractère de malsaines et fugitives névroses. Tout ce don-quistisme-là, ma petite, résiste mal à quelques semaines de ménage ; crois-en Joseph de Maistre : « Les grandes et saintes affections viennent de la raison. »

— Je pense tout de même que je vais me consoler, dis-je en soupirant. Mais, croiriez-vous, il y a certain petit coin de salon et cer-

taine jardinière de lis qui m'ont passé toute la nuit devant les yeux...

— Très romantique!... Mais... attention à l'écheveau! tu l'embrouilles, — me répondit Mlle Almaïde en me menaçant du doigt. Elle se tut un instant, puis reprit: — Madeleine, j'y pense, tu devrais aller voir la sœur Claire. Elle était bien tourmentée ces jours derniers.

— Pourquoi tourmentée?

Les yeux de Mlle Almaïde s'assombrirent:

— Ne sais-tu pas que la petite communauté est menacée de dissolution?

— Allons donc! Que me dites-vous là?

— Malheureusement la vérité. On attend l'ordre d'expulsion tous les matins, et la bonne sœur se désole en songeant à toutes les œuvres que le douloureux départ va laisser en souffrance.

Ce retour brusque à la réalité eut pour immédiat résultat de faire s'évaporer complètement le petit chagrin qui me pesait encore sur le cœur. Je répetai deux ou trois fois de suite: «Partir! Elles vont partir!... Mais c'est impossible!...» puis, comme l'angélus sonnait, je pris congé de Mlle Almaïde et rentrai en toute hâte aux «Sources Claires».

Il faisait un soleil merveilleux et les moissons, légèrement secouées par un vent d'Espagne très doux, s'étalaient en plis d'or au fond de la vallée onduleuse. Sous les arbres fleuris, des groupes de travailleurs muets, se détachant en sombre sur l'herbe d'un vert très

pâle, étaient assis autour de grandes terrines brunes où ils plongeaient simultanément de petites cuillères d'étain. L'éclat des faucilles, jetées en travers des épis coupés, les reflets ardents des ruisseaux illuminés par midi, le bleu triomphant du ciel formaient un étrange contraste avec l'abattement des moissonneurs, vaincus par le soleil... Le long de la montagne, les pâtres venaient de se coucher sur les fougères chaudes, à l'ombre des yeuses. Leurs troupeaux blancs et roux sommeillaient à leurs pieds; seules quelques chèvres dansaient encore aux pointes des rochers. Ce tableau présentait un singulier mélange de mélancolie et de joie; mais, dans la disposition d'âme où je me trouvais, ce fut la tristesse qui enveloppa toutes les autres impressions. Je me pris à songer, le cœur serré, aux pauvres et saintes ouvrières de Dieu qui, après avoir longuement supporté le labeur et le poids du jour, allaient être contraintes de quitter le champ témoin de leurs souffrances et de leurs efforts sans avoir pu lier leurs gerbes ni recevoir le juste salaire du moissonneur...

Je communiquai mes appréhensions à l'oncle Jean. Il les partagea et m'offrit de m'accompagner au village avant de commencer ses courses. Vers trois heures après midi, je frappai à la modeste porte basse qui donne accès dans la petite cour du couvent. Elle était fraîche, déserte et pleine d'ombre. Je remar-

quai, sous une tonnelle rose de chèvrefeuille, l'absence d'une statue de la Vierge au manteau d'or pâle, que j'avais toujours vue à cette place. Un pressentiment me serra le cœur et, très vite, je gravis les marches douces de pierre usée, qui mènent aux étroits appartements des Sœurs.

Au milieu de l'escalier, une odeur d'huile chaude me prit à la gorge. Un instant après, j'entrais dans la cuisine petite et basse, aux murs simplement garnis d'ustensiles de fer-blanc qui étincelaient. La fenêtre, grande ouverte, était bordée de grappes de glycines. Devant un fourneau ardent, la pauvre sœur Claire, cornette en arrière, manches relevées, figure en feu, tourmentait de ses deux vieilles mains un peu tremblantes le manche chaud d'un moule à hosties. Dès qu'elle me vit, elle le lâcha précipitamment, le mit de côté, s'essuya les mains à son tablier, puis, me les tendant toutes les deux, fondit en larmes :

— Oh ! mademoiselle Madeleine, qui l'aurait cru ! me dit-elle d'une voix étouffée.

Tout de suite son émotion me gagna et je me mis à pleurer, lui serrant les mains sans lui répondre. Tout doucement elle se laissa aller sur une chaise, et c'était pitié de voir ainsi, dans l'attitude du plus profond accablement, cette vieille femme si faible et si douloureuse. J'essayai de me ressaisir pour la consoler ; je me penchai sur elle et lui dis :

— Puisque rien n'est certain, pourquoi vous désoler ainsi, sœur Claire?

Elle essuya ses larmes, m'adressant un sourire de remerciement et d'incrédulité qui me navra.

— Mademoiselle Madeleine, promettez-moi que, si nous partons, vous prendrez soin de nos œuvres!

— Mais, Sœur, vous ne partirez pas! Que craignez-vous? N'y a-t-il pas quarante ans que vous êtes la providence du village?

Elle se releva, faisant un sensible effort, reprit son moule à deux mains et me dit:

— Vous n'avez pas beaucoup vécu, mademoiselle Madeleine; mais je sais trop, moi, que l'égoïsme gouverne le monde!

— Sœur, jamais on ne vous laissera partir.

Elle me regarda longuement, de ses yeux bleus, profonds et clairs, qui ont vu beaucoup de misères, et me dit:

— Nous partirons! Vous ne connaissez pas le monde! Mademoiselle Madeleine, promettez-moi que vous nous remplacerez!

Toute bouleversée, je ne lui répondis pas d'abord et la regardai machinalement retirer du moule et prendre dans ses mains une hostie très mince et très blanche. Ces mots: « nous partirons » avaient sonné comme un glas à mon oreille. Sœur Claire, presque calme maintenant, versait de la fleur de farine dans un vieux saladier de faïence blanche...

et je pensais que ses mains étaient faites pour les tâches délicates et pieuses... Le silence, qui était tombé sur la salle, me semblait pénible et pesant. Je le rompis, d'une question presque brutale :

— Sœur, où iriez-vous ?

Elle tressaillait légèrement :

— Depuis des années je suis orpheline ; mais, sur la frontière d'Espagne, j'ai encore un frère qui est berger, et dont la femme prend soin d'une petite métairie. Je pense qu'ils m'accueilleront.

Je lui mis la main sur l'épaule et lui demandai le plus affectueusement possible :

— N'aimeriez-vous pas mieux les « Sources Claires » ?

Alors elle se remit à sangloter sans me répondre. Très émue par cette douleur, je me sentais impuissante à la soulager.

A ce moment, un bruit confus de cris mêlés et d'éclats de rire nous arriva de la cour ; les enfants de l'asile entraient en récréation, et ce fut un spectacle poignant, celui de leur joie inconsciente et naïve avec le silence plein de tristesse qui planait dans la petite salle rustique où nous pleurions sur eux...

Alors, un petit coup résonna sur la porte de la cuisine ; en même temps, une vieille parut. Elle était coiffée d'un petit bonnet noir jauni, serré autour du front par une bande de mousseline blanche déchirée ; un capulet en loques lui recouvrait le sommet de la tête et les

épaules; sa figure osseuse, brune et sans expression, était à peine éclairée par des yeux vagues, presque incolores.

— La petite vient de rentrer de la plaine avec la fièvre. Il faudrait un « sirop », dit-elle d'une voix lassée. Le « sirop » est, pour ces pauvres gens, la signification et le résumé de toutes les ordonnances du docteur. J'aurais souri de cette naïveté si la circonstance eût été moins triste.

— J'irai ce soir, répondit doucement sœur Claire. Est-elle couchée?

— Oui, et, par ce soleil, elle a froid. Je vais ramasser des branches pour faire du feu dans la chambre. Me donneriez-vous des herbes pour une tisane, et du sucre?...

Sœur Claire ouvrit un placard et en retira un petit sac de plantes médicinales, auxquelles elle joignit deux grandes cuillerées de cassonade.

— Vous viendrez? insista la vieille, avant de repasser le seuil de la porte. J'eus la présence d'esprit de lui dire:

— Je prierai le docteur de passer chez vous.

Elle sourit vaguement et repassa la porte. J'allais demander quelques explications à sœur Claire lorsque, pour la seconde fois, on frappa. Une haute et maigre silhouette se dessina sur le mur jaune qui forme le fond de la cuisine. Un homme entra, en costume de routier. Sa blouse, d'un rouge déteint, flottait autour d'un torse qu'on devinait d'une maigreur

effrayante; le petit chapeau de feutre descendait jusqu'aux paupières et ne cachait que la moitié d'une figure livide. L'homme jeta sur nous un regard indécis, puis, d'un mouvement brusque, porta au chapeau sa main jaunie à grosses veines saillantes et demanda :

— C'est ici le bureau de bienfaisance?

— Non, dit sœur Claire; mais que voulez-vous?

— Je suis malade.

— Vous n'êtes pas du pays?

— Si, je reviens « de la caisse » (1).

— Où demeurez-vous?

— A Jimbès, de l'autre côté de la montagne. J'intervins:

— Alors, près des Sources?

D'un air impatienté, il fit signe que oui.

— De quoi souffrez-vous? reprit sœur Claire. l'air apitoyé.

— La toux!

— Il y a longtemps?

— Six mois!

— Vous avez vu le docteur?

Il secoua les épaules avec colère:

— Des farces!

Une émotion intense me gagnait à écouter ce dialogue si simple et si expressif de la charité avec la misère.

L'homme reprit d'un ton sec:

---

(1) De faire le métier de porte-balle.

— Tous mes parents sont morts pendant que j'étais par là-bas. A Jimbès, ils me détestent: personne ne passe jamais ma porte. Quand je suis fatigué d'avoir froid et de tousser, je me couche.

Pour la deuxième fois, j'intervins:

— Auriez-vous besoin de quelque chose? et j'entr'ouvris mon porte-monnaie en consultant sœur Claire des yeux; elle me fit un signe d'assentiment.

— De beaucoup de choses, sans doute, répondit-elle.

L'homme tordait le bord de sa blouse dans ses mains, sans parler.

Je lui tendis deux pièces blanches:

— Prenez donc ceci, lui dis-je; le docteur ira vous visiter.

— Et nous viendrons vous voir! acheva sœur Claire.

Il eut, au coin des paupières, une crispation douloureuse, prit mon argent sans relever la tête, remit la main à son chapeau et s'en alla:

— Et c'est tous les jours de même! soupira sœur Claire... Mademoiselle Madeleine, vous nous remplacerez? répéta-t-elle avec une supplication dans la voix.

Je vis qu'elle allait retomber dans sa tristesse:

— Dans ce cas, enseignez-moi comment on fait des hosties! lui dis-je sur un ton gai.

Elle ne put s'empêcher de sourire, puis alla

me chercher un grand tablier de toile blanche... Et voilà comme, ce soir, j'ai les mains toutes meurtries d'avoir manié le manche lourd et chaud, et comme je sais faire couler doucement la pâte dans le moule aux gravures fines, et enfin comme sœur Claire a terminé sa journée avec une gaieté dans les yeux.

Juin 1904.

On achève les moissons et, chaque matin, la corne qui appelle les travailleurs m'éveille. En même temps un rayon de lumière étincelante traverse ma fenêtre, et je vois le diamant du soleil s'enchâsser dans les nuages illuminés du ciel. Aujourd'hui, je n'ai pu résister à l'invitation de cette nature en fête et, presque en même temps que les moissonneurs, j'ai pris le chemin des champs. Les raies d'or des longs épis frêles, interrompues de temps à autre par les taches vives des fleurs d'été, coupaient en lignes droites les pâturages clairs où s'éveillaient des marguerites. Un peu de fraîcheur montait de la terre, et, avant de saisir leurs faucilles, les moissonneurs en affilaient les tranchants, avec des gestes monotones. De superbes filles, à la taille épaisse, aux épaules vigoureuses, aux yeux brillants dans un visage rose, assujettissaient le « mouchoir » éclatant sur leurs cheveux sombres. Tout à coup, l'angélus sonna et, à ce moment même, la première alouette, s'enlevant, se mit à chanter dans l'air

sonore. Bientôt, la chaleur du soleil tomba sur nous. Longuement, je me laissai pénétrer par elle. Cependant, les montagnes s'éclairaient peu à peu et les cornes des bergers sonnaient dans le lointain... Alors le travail commença régulier, rapide; d'un seul coup de faucille les paysans abattaient toute une gerbe; à demi couchés sur le sillon, les mains effleurant le sol, ils semblaient entrer en communion avec la terre, la terre nourricière et bonne, et leur obstiné labeur, et l'œuvre de toute la nature ressuscitée, que je contemplais avec une prière sur les lèvres, réveilla puissamment le besoin d'activité qui dort souvent au fond de mon âme; mais le jour était trop beau, l'atmosphère trop douce pour que la flânerie ne prît pas bientôt la place des sérieuses réflexions. Cependant, comme un peu de remords me restait de demeurer seule oisive au milieu des courageux travailleurs, j'ouvris le « Virgile » qui, depuis quelques jours, me suit dans toutes mes promenades, et commençai de lire cette délicieuse histoire du « berger Aristée qui perdit toutes ses abeilles, et s'en fut les demander aux nymphes de Cyrène qu'il trouva faisant tourner de légers fuseaux de douce laine verte, assises sur leurs sièges de cristal ».

Je prolongeai longuement ma lecture: ensuite, voyant que le grand jour était venu, je résolus de regagner la maison par les « Sources Claires ». Dans les prés, l'herbe était haute déjà; de longues fleurs, en passant, me cares,

saient les mains. Je cueillis quelques-unes de ces tiges creuses de chicorée sauvage, au bout desquelles se balancent des panaches légers, et que nous appelons « des bougies », parce qu'il suffit de souffler pour qu'ils s'envolent. Machinalement, j'emboîtai mes tiges les unes dans les autres, et, tout à coup, comme j'arrivais près des « Sources Claires », un souvenir d'enfance me ressaisit. Alors, je m'assis dans l'herbe encore humide, plongeai l'extrémité de mes tiges dans la rivière et commençai d'aspirer l'eau fraîche, légèrement amère, qui m'arrivait par ce singulier chalumeau... A peine étais-je là depuis deux minutes quand j'entendis une voix basse, à quelques pas de moi :

— C'est tout ce qu'il y a de plus délicieux !

Je me retournai brusquement, et quelle fut ma stupéfaction de me trouver en face de M. le Receveur qui, son fusil sur l'épaule, me considérait d'un air amusé. Je perdis contenance et froissai dans mes doigts les tiges de chicorée, sans rien trouver de plus intelligent à faire. M. le Receveur, alors, retira son chapeau et me dit, avec la plus grande politesse :

— Veuillez me permettre, mademoiselle, de vous rendre — en bien mauvais état et je le regrette — ce livre qui paraissait vous si fort intéresser tout à l'heure et que je viens de ramasser dans les roseaux.

— Mon pauvre Virgile ! m'écriai-je involontairement. Le volume qu'on me tendait, dé-

trempé d'eau, maculé de taches, était absolument perdu.

— Vraiment, vous vous occupez de latin, mademoiselle, me demanda M. le Receveur avec une petite malice dans la voix.

Cette nuance me vexa un peu, et je lui répondis, d'un ton légèrement moqueur :

— En vérité, monsieur, je connais des jeunes filles qui passent le meilleur de leur temps à faire de la pyrogravure, broder du drap perforé ou gouacher de petites horreurs sur des carrés de gélatine. Je ne vois pas en quoi l'étude de Virgile serait moins intéressante que ces menus travaux d'agrément.

Il parut un brin étonné de me voir, si vite et avec un pareil entrain, partir en campagne, et me demanda doucement :

— Seriez-vous donc féministe ?

J'achevai de broyer mes chicorées et lui répondis, essuyant de mon mieux mon pauvre livre avec des feuilles d'aunes :

— J'ai horreur des mots et des formules ; je lis Virgile parce qu'il m'intéresse plus que le dernier roman. Appelle-t-on cela être féministe ? Je n'en sais rien, et, au fond, je m'en soucie fort peu. En attendant d'être renseignée là-dessus, monsieur, je vais, si vous le permettez, débattre avec la cuisinière le menu du déjeuner. L'heure est passée déjà, et je me prépare à trouver Mariettous de belle humeur !

Je me détournais pour partir. Il me dit :

— Puisque vous regrettez tant ce livre, ma-

demoiselle, voudriez-vous le confier à mes soins? Je vous promets de vous le rapporter en bon état d'ici quelques jours.

— Vous vous avancez beaucoup, monsieur, répondis-je en riant. Dans tous les cas, et comme je regrette beaucoup mon Virgile, je veux bien que vous essayiez et vous remercie.

Il prit le livre avec une satisfaction évidente, me salua profondément, et partit. Je pensai qu'il avait un regard très franc, un agréable parler, et que son complet de coutil faisait valoir sa belle stature. Et voilà que, tout à coup, je le vis se détourner, puis légèrement rougir lorsqu'il rencontra mes yeux.

Je me hâtai de rentrer à la maison. Marietous m'accueillit avec les grands airs entrepris dont elle a l'apanage quand elle est fâchée. Je feignis n'y voir que du bleu et convins avec elle d'une soupe à l'œuf et d'un «cassoulet» dont mon oncle parlera longtemps.

Juillet 1904.

Hier, à table, après l'apparition du fameux cassoulet, j'interpellai brusquement mon oncle:

— Oncle Jean! Devinez qui m'a demandé si je suis féministe?

— Hein! Qu'est-ce qu'il y a? dit-il interloqué, laissant retomber dans le plat une superbe tranche de jambon.

— C'est M. le Receveur, oncle Jean!

Il ouvrit des yeux immenses et me dit, d'un ton résigné :

— Je ne comprends pas !

— Je vais vous dire, oncle Jean... Et, d'abord, vous connaissez les Sources Claires ?

— Madeleine !

— Vous savez également qu'en cette saison les fleurs de la chicorée sauvage s'envolent en panaches ?

— Quand tu auras fini...

— Enfin, oncle Jean, vous connaissez M. le Receveur ?

— Quant à ça, oui.

— Eh bien ! Qu'en pensez-vous ?

— C'est un bon garçon, fort intelligent.

— Voilà donc tous nos matériaux réunis. Maintenant, soyez attentif et ne songez plus au microbe Doyen, s'il vous plaît. Je vais vous conter une « bergerie ».

Mais voilà que, brusquement, il se mit à me réciter, d'une voix malicieuse, les vers fameux :

Dans ton beau roman pastoral,  
Sur un ton bien doux, bien moral,  
Berger, bergère, auteur, tout bête...  
Puis berger, bergère, auteur, chien,  
S'endorment de moutonnerie.  
Pour réveiller la bergerie,  
Oh ! qu'un petit loup viendrait bien !

— Vous me découragez, répondis-je ; mais c'est égal, vous saurez tout !... et quant à dormir, je n'ai aucune crainte que vous commet-

tiez cette maladresse devant un « cassoulet » pareil.

Je racontai mon idylle. Oncle Jean daigna sourire deux ou trois fois, puis me dit :

— Sais-tu que ce monsieur va avoir bien mauvaise opinion de toi !

— Ça m'est égal. Mais pourquoi ?

— Les hommes n'aiment guère les « bas bleus ».

— Le suis-je, oncle Jean ?

— Dame ! quand on lit Virgile !

— Eh bien ! va pour « bas bleu », et laissons dire les sots. En attendant, vous allez me donner votre avis sur cette « cantalajo » (gâteau de fromage) de mon cru...

Juillet 1904.

Cette nuit, j'ai rêvé que je voyais le pâtre Aristée, en costume de Receveur. Il portait une serviette sous le bras et, jouant de la flûte, allait redemander ses abeilles à des nymphes aux légers fuseaux qui filaient la laine de fleurs en panaches...

Juillet 1904.

Geneviève, ma petite amie, rentrée avant-hier seulement au village après un long séjour sur la côte d'Azur, est venue me voir cet après-midi.

Je l'ai trouvée triste plus que jamais dans sa robe noire, lourde de crêpes. Jusqu'à présent, j'aimais Geneviève comme on aime une petite

compagne d'enfance, plus par habitude que par choix; aujourd'hui j'ai senti que je lui donnais un baiser de sœur. Je pense toujours avec une émotion profonde au malheur qui me l'a rendue deux fois sympathique, et d'ailleurs pourrais-je l'oublier? cette mère si aimante et si aimée, que le tombeau vient de lui prendre, avait connu ma mère et me considérait un peu comme sa fille...

Geneviève est venue me trouver au fond de notre grande allée, où mon oncle me faisait des «pendants» avec des cerises roses. Je me suis débarrassée bien vite de cette parure estivale, et j'ai tendu les deux mains à ma pauvre amie. Elle a commencé de pleurer comme toujours, depuis son deuil, lorsque nous nous revoyons. Je l'ai bien vite entraînée vers un banc de gazon tout enfoui sous les roses blanches. Elle s'est abandonnée, la tête sur mon épaule; je ne cherchais aucun mot de consolation, sentant bien que le printemps allait, peu à peu, agir sur elle. Au bout de quelques minutes, en effet, ma petite Geneviève se redressa; puis, ayant passé la main sur ses yeux et respiré longuement l'air tiède, me dit:

— Il fait bon chez vous!

Je lui ai retiré ce vêtement de deuil qui l'écrase; elle m'est apparue plus délicieuse que jamais sous ses cheveux couleur de soleil, qui projettent une lumière chaude sur sa figure rose, finement modelée, digne du pinceau d'un Greuze et tout éclairée par des yeux

d'un bleu violet si doux!... Bientôt, un sourire lui courant sur les lèvres, elle a cueilli une rose... et j'ai eu cette impression que Geneviève est faite pour les joies de l'existence. Nous avons commencé de causer doucement, avec de longues pauses pendant lesquelles nous nous laissions pénétrer par l'odeur fine des cerisiers... Tout à coup, la voix de l'oncle Jean nous est arrivée:

— Ces demoiselles sont sous le berceau; mais, de grâce, monsieur, ne taquez pas trop Madeleine au sujet de son pauvre Virgile!

La minute d'après, une main brune écartait les guirlandes de fleurs qui closent la tonnelle, et M. le Receveur s'inclinait devant nous. Il tenait sous le bras un paquet assez volumineux, qui me parut remarquablement ficelé:

— Mademoiselle... commença-t-il; puis, sans qu'il me fût possible de deviner pourquoi, il s'arrêta et rougit; je remarquai alors que le regard de Geneviève se teintait de malice: comme je suis bonne âme et ne tire aucune espèce de vanité de l'embarras où je peux mettre les gens:

— Je vois ce que c'est, monsieur, dis-je gaie-ment; vous me rapportez Virgile!

Il se ressaisit et parvint à me répondre:

— Oui, mademoiselle; et je serais heureux d'avoir pu vous être agréable.

Il me tendit le paquet, noué d'une faveur

verte, puis, sans transition, comme pour ne pas me laisser le temps de le remercier :

— Quelles roses admirables !... continuait-il.

— Vous êtes indulgent, monsieur ! Ces fleurs sont des sauvageonnes sans culture et sans prétentions...

— Elles n'en sauraient paraître que plus séduisantes ! répliqua-t-il, contemplant un rameau fleuri que Geneviève venait de poser sur mes genoux...

Cela tournait à la romance ; je sentis que M. le Receveur cherchait ses phrases ; il dit encore deux ou trois formules, d'une banalité désolante, sur le soleil, le printemps et certaines boutures de rosiers qui ne lui réussissaient pas, puis s'inclina pour prendre congé. A ce moment, Geneviève me poussa le coude, énergiquement :

— Qu'est-ce donc ? lui demandai-je à voix basse.

M. le Receveur gagnait le milieu de l'allée, marchant à petits pas, d'une allure découragée :

— Offre-lui des roses, puisqu'il est si aimable et qu'il en désire ! me souffla mon amie.

— Comment ! il en désire ?

— Je t'assure ...

— Au fait, une gracieuseté en vaut une autre...

Je rejoignis M. Paul et lui dis :

— Si mes roses vous font plaisir, venez donc en cueillir un bouquet !

Il me regarda d'un air ahuri, puis, s'enhardissant :

— Ne pourrais-je avoir celles-ci, mademoiselle ? interrogea-t-il, désignant les branches qui m'étaient restées dans les mains.

— Comment donc ! mais bien sûr, monsieur ! Seulement, ce n'est guère joli, et je crains que vous n'en tiriez pas de fameuses boutures...

— Telles qu'elles sont elles me plaisent et me suffisent, affirma-t-il avec un sourire, et je ne sais comment vous remercier...

Je sentis une petite malice me monter aux yeux :

— Remerciez Virgile, monsieur le Receveur !

Un instant après, je retrouvais Geneviève tout en joie :

— Un vrai madrigal ! me dit-elle d'un ton léger.

— Hein ?

— Un vrai madrigal !

— Que signifie, petite moqueuse ?

— Ça signifie qu'il t'aime !

— Comment dis-tu ?

— Qu'il t'aime !...

Je me renversai au dossier du banc pour mieux rire :

— Ah ! par exemple ! Voilà du nouveau ! Il n'y a que des yeux de dix-huit ans pour découvrir ça !

— C'est bon ! c'est bon ! Qui vivra verra !...

Juillet 1904.

C'est à donner envie de laisser choir toute sa bibliothèque dans les roseaux ! M. le Receveur, de mon pauvre volume à 3 fr. 50, a fait une véritable œuvre d'art, et je me demande avec une certaine inquiétude si jamais j'oserai emporter aux champs ce beau livre doré, dont la couverture fleure doux le cuir de Russie...

Juillet 1904.

J'ai parlé de ce pauvre homme de Jimbès à l'oncle Jean, qui m'a promis de lui rendre visite et de m'emmener.

Juillet 1904.

Nous sommes partis pour Jimbès cet après-midi, vers trois heures. Le soleil avait disparu derrière de grands nuages d'une blancheur éclatante et moelleuse... Au sud, le ciel se brouillait gris et violet pâle ; un vent léger courait sur les sapinières... Nous avons pris cette petite route, creusée en plein roc, qui contourne la montagne et passe devant les Sources. Une lumière mate, sans éclairs, tombait sur les prairies d'un vert un peu terne déjà, mais qui reprenait son clair velouté dans le voisinage de l'eau. La montagne semblait se recueillir et se reposer des caresses du soleil ; des nuages de perles amollissaient la ligne douce de la cime et se confondaient avec elle ;

quelques chaumières, dans la vallée, s'adossaient au marbre fruste des roches; leurs toits de paille verdie affleuraient la route, et des pigeons bleus y roucoulaient doucement. Le chemin, à mesure que nous avançons, se faisait caillouteux et dur; sur les bords effrités, glissants, semés d'ardoises, des grands abîmes verts s'ouvraient... Après deux heures d'une ascension pénible, nous arrivâmes à l'entrée du village où loge l'ancien caissier. Un pâtre au geste malveillant nous indiqua sa demeure: une cabane aux murs de torchis, sans cheminée ni fenêtre, où l'on accède par une porte toujours entre-bâillée.

L'unique salle qui compose ce gîte indigne d'une créature humaine était obscurcie par une fumée dense, chargée d'odeurs bitumeuses qui, dès le seuil, nous prirent à la gorge. Une voix rauque nous accueillit:

— Qu'on me laisse la paix et qu'on referme la porte!

Je répondis, sans pouvoir distinguer le personnage qui venait de parler:

— C'est de la part de sœur Claire.

La fumée, déjà, m'aveuglait, et, luttant contre mon dégoût, je me tenais immobile à l'entrée de cette tanière. Oncle Jean, plus accoutumé que moi au spectacle de ces détresses, avança jusqu'au fond de la chambre, où mes yeux finirent par découvrir la blouse couleur de bistre du routier. Je le vis, affalé sur un escabeau, le torse abandonné au milieu d'un

tas de haillons qui, selon toute apparence, figuraient le lit. Soudain, une quinte de toux secoua le misérable. Mon oncle s'approcha de lui, et, me faisant signe de rester à l'écart, l'interrogea à voix basse, puis, rapidement, l'ausculta. L'homme se laissait faire avec une insouciance extraordinaire et la sombre passivité des malades qui se savent condamnés... Sur le foyer constitué par une pierre plate, noircie, un feu de branches de sapins brûlait avec une forte odeur; un vieux pot de grès, sans couvercle, chauffait au milieu des cendres.

L'homme, d'une voix pénible, expliqua que, depuis deux jours, ne pouvant quitter la maison, il n'avait pris autre chose que de l'eau tiède:

— Les voisins ne me supportent pas, acheva-t-il. Je pense quelquefois: «A quoi bon guérir?» pourtant je voudrais vivre, monsieur le médecin!

Et, soulevant sa figure pâle, il fixa sur mon oncle un regard désespéré; ce regard me pénétra le cœur; alors, pour la seconde fois, j'eus l'intuition de la grande souffrance humaine; il me parut que toute mon âme s'élançait vers elle; que, dans cette âme parfois si douloureusement avide d'affection, il n'y aurait encore pas assez de chaleur pour réchauffer le foyer de ce pauvre.

Le malade s'était laissé retomber sur ses chiffons. L'oncle Jean revint à moi, puis, m'entraînant vers la porte:

— C'est la tuberculose, dit-il; non pas encore à sa dernière phase. Je vais essayer de faire entrer ce malheureux à l'hôpital; en attendant, il faudrait demander à quelques personnes de bonne volonté de lui donner des soins nécessaires. Quant à toi, Madeleine, je ne veux pas que tu restes là: cette atmosphère est empestée.

Alors le routier se leva, gémissant, et dit:

— Je meurs de soif! Donnez-moi donc une goutte d'eau!

Oncle Jean avança le bras vers le foyer; mon geste le prévint:

— S'il vous plaît, lui dis-je, ceci est affaire de femme!

Je me penchai sur l'âtre et soufflai doucement pour rallumer les braises: un petit paquet de fleurs pectorales traînait dans la cendre; à la hâte je préparai une infusion et la donnai au malade.

— Oncle Jean, murmurai-je ensuite et bien bas, afin que l'homme ne pût entendre, tout le monde doit être au travail à l'heure qu'il est; d'ailleurs, je crains que personne ne veuille entrer ici. Vous allez me permettre d'arranger un peu tout cela...

— Tu n'y penses pas, Madeleine!...

— Je ne vous demande que dix minutes, et nous ouvrirons la porte toute grande!...

Puis, sans attendre la réponse, j'enveloppai le malade d'une couverture de laine et commençai de remuer les haillons du lit... Per-

sonne, jamais, ne lira ces lignes écrites pour moi seule, d'un cœur entièrement sincère; je puis donc avouer avoir goûté, à l'heure dont je parle, la plus profonde émotion de ma vie... et tandis que la répulsion physique me faisait trembler et à chaque minute retirer les mains — ces mains encore trop délicates pour les tâches saintes — mon âme se dilatait délicieusement dans le bonheur d'aimer... et les mots de l'Evangile résonnaient à mes oreilles : « J'étais souffrant et vous m'avez secouru... » Le routier me regardait faire avec les yeux hébétés de quelqu'un qui ne comprend pas.

Nous l'avons quitté, lui promettant pour bientôt une seconde visite. Notre retour aux « Sources Claires » a été exquis : le clair de lune, en pluie d'argent, tombait sur les prairies et sur la montagne; au bord de la route, les chaumes luisaient comme de l'or fin ; une brume vaguement lumineuse effaçait les contours des choses, et, tout enveloppés par la caresse chaude du vent d'Espagne, nous allions doucement sur les ardoises aux reflets bleus... Dans les blés à moitié fauchés, des paysans prolongeaient le labeur du jour, et leurs faucilles, pareilles à de minces croissants de lune, semblaient moissonner des épis de rêve...

Juillet 1904.

Nous avons conduit ce pauvre homme à l'hôpital de la ville prochaine; on le soignera, on

le guérira, sans doute, et la vie, peut-être, lui réserve des jours heureux...

Juillet 1904.

L'autre soir, sous la lampe, ouvrant un livre au hasard, je suis tombée sur une page vibrante de Lamennais qui m'a émue jusqu'aux larmes:

« L'amour repose au fond des âmes pures comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur... Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer ! Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, d'un toit pour s'abriter, de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance. Vous dites que vous aimez, et il y a en grand nombre des malades qui languissent, privés de secours sur leur pauvre couche, des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux, des petits enfants qui s'en vont, tout transis de froid, de porte en porte, demander aux riches une miette de leur table... et qui ne l'obtiennent pas ! Vous dites que vous aimez vos frères : et que feriez-vous donc si vous les haïssiez ? Et moi, je vous le dis, quiconque le pouvant ne soulage pas son frère qui souffre est le meurtrier de son frère, et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère qui souffre est son meurtrier. »

Je me suis répété longtemps ces étranges paroles : « Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer !... »

De quelle hauteur la conception évangélique dépasse-t-elle les pauvres conceptions humaines de nos cœurs, éternellement entraînés, comme dit *l'Imitation*, par « le charme de sentir !... »

Juillet 1904.

Lorsque, cet après-midi, j'ai poussé la grille verte du jardin tout étincelant de roses où Mlle Almaïde passe le meilleur de ses journées, mon désappointement a été grand de constater que ma vieille amie ne s'y trouvait pas seule. Ce dépit, je l'avoue, est complètement tombé quand j'ai reconnu — debout devant son fauteuil d'osier doré... — M. le Receveur en personne que, ma parole, elle avait tout l'air de confesser ! Je me suis discrètement arrêtée devant un rosier de roses safran, d'une couleur inimitable, et j'ai essayé de ne pas entendre qu'on parlait de moi derrière le chèvre-feuille de la tonnelle... Peu à peu, les deux voix qui dialoguaient se firent plus distinctes ; je sentis qu'on approchait de mon rosier et distinguai même la phrase suivante :

— Au reste, monsieur, Madeleine vous dira elle-même ce qu'elle en pense...

Alors, m'avancant vers les interlocuteurs, je leur criai d'une voix gaie :

— Ce que Madeleine pense de quoi ?

Et ce fut un tableau à ravir d'aise un physionomiste ; Mlle Almaïde se mordit la lèvre d'un air effaré et laissa échapper la traîne soyeuse

de sa longue jupe, qu'elle relève avec tant de grâce; M. le Receveur devint plus rouge que la rose de Provins qui fleurissait sa boutonnière. La contagion faillit me gagner; par bonheur, Mlle Almaïde partit tout à coup d'un éclat de rire qui nous mit tous à l'aise et répondit:

— Ce que tu penses de mes fleurs, nigaude! Mais, miséricorde! voilà encore un tuteur qui se laisse aller! excusez-moi donc une minute! Je vais chercher de la ficelle!

Elle s'éclipsa, nous laissant dans la plus singulière posture.

Au bout d'un instant, grâce au ciel, M. le Receveur trouva une phrase:

— Ces fleurs, mademoiselle, de variétés si rares, n'évoquent-elles point le souvenir des parterres orientaux?

La fièvre de taquiner me ressaisit:

— Quand on a l'imagination poétique!... répondis-je évasivement.

— Vous vous moquez, mademoiselle!

— Je ne me moque pas! Ce jardin est admirable!

Et je me pris à contempler les parterres: en corbeilles, en massifs, en berceaux, les fleurs mêlaient leurs couleurs merveilleuses, incomparablement nuancées et toutes rayonnantes au soleil; à côté des roses mousseuses, en velours sombre, les roses-thé balançaient leurs corolles de légère soie orange, et les roses-porcelaine, tachées d'incarnat sur fond de nacre, faisaient éclater l'impeccable pureté des fières roses

blanches, debout auprès d'elles; des feuillages de toutes les teintes du vert s'enchevêtraient au-dessus des fleurs, claire-voie d'émeraudes qui les faisaient ressembler à des bijoux enchâssés; par instant, une ronde bruissante de «demoiselles» tourbillonnaient autour des arbustes, dégageant une poussière d'or, et les ailes grenat d'un papillon s'enfonçaient dans les touffes claires... Une tiédeur presque lourde d'être douce enveloppait le jardin. Tout à coup une exclamation admirative monta de la route:

— Jésus mon Dieu! c'est aussi joli que des fleurs artificielles!...

A travers la haie d'égantiers, j'aperçus Marion, la gardeuse de chèvres, qui saluait les roses de sa gaule levée...

Elle, nous voyant, se mit à rire. Je me sentis rougir, songeant à ce qu'elle m'avait dit un soir d'avril «que ce serait bientôt mon tour d'aimer...»

— Que pensez-vous de l'appréciation de cette femme, mademoiselle Madeleine? interrogea M. le Receveur.

— Je pense que «nul n'est prophète en son pays». La nature nous gâte, et nous nous prenons à lui préférer les charmes factices de la civilisation; un bouquet bien raide de fleurs artificielles sous globe semble à cette vieille très supérieur en valeur à l'un de ces rosiers vivant et bourgeonnant...

— Et vous en concluez?...

— Ah! monsieur, je n'en conclus rien du tout! Je ne suis pas philosophe!

M. Paul se pencha pour cueillir un bouquet de roses de France... Alors, comme Mlle Almaïde ne revenait plus et que je me sentais un peu nerveuse, je balbutiai trois mots d'excuses, et brusquement je quittai le jardin.

Quand je me trouvai sur la route, il me sembla que je respirais plus à l'aise. Cependant, tout le long du chemin, je crus entendre une voix malicieuse chanter à mon oreille : « Ça sera bientôt votre tour! bientôt votre tour! bientôt! Mademoiselle Madeleine!... »

Juillet 1904.

Il est délicieux de s'attarder, à la nuit, au milieu des oseraies fraîches, tout embrumées par la vapeur violette qui s'élève de la prairie, et de se pencher pour sentir sur ses cheveux la fraîcheur des sources... Hier, après une journée de soleil et de chaleur très lourde, je me suis longuement arrêtée à voir se balancer, au bord de la rivière, les lis d'eau et les herbes aquatiques luisantes. Les prés étaient déserts, tout bruissants de grillons et de cigales. De brusques froissements d'herbe décelaient, au milieu des joncs, la présence des rainettes, dont c'est l'heure. La prairie frémissait toute dans le recueillement du soir, souligné à des intervalles rares par le cri d'une chouette ou la plainte

d'une caille; les voix de la terre, confuses aux heures de soleil et de vie intense, se faisaient très pénétrantes et m'enveloppaient de leur berceuse harmonie... A travers les saules de la rive, caressée à la fois par les dernières lueurs du couchant et les premiers rayons de la lune, la montagne, légèrement mauve, semblait sourire au soir. C'est l'heure où la solitude semble un impérieux besoin, l'heure où, dans le silence de la nuit qui vient, on écoute encore plus qu'on ne rêve... C'est l'heure, aussi, où l'âme de la nature épouse si intimement la nôtre que nous sentons, en notre cœur, la vie des choses palpiter...

Je regardais l'image des lis d'eau se balancer dans le miroir des sources. Soudain j'entendis, de l'autre côté de la rivière, un mouvement d'osiers froissés; bientôt la silhouette fine d'un chien de chasse glissa au milieu des joncs, et ces trois mots me parvinrent, prononcés à voix presque basse et avec une grande douceur:

— Bonsoir, mademoiselle Madeleine!

En face de moi, sur l'autre berge, le corps émergeant à demi de l'oseraie, M. Paul venait d'apparaître.

J'eus toutes les peines du monde à ne pas fuir, comme le jour des rosiers, et à répondre d'un ton badin:

— Bonsoir, monsieur. On vous y prend donc à dénicher des cailles sur les brisées des moissonneurs!...

— Et l'on vous y prend aussi, mademoiselle Madeleine, à rêver au clair de la lune, et dans le brouillard encore ! Qu'en dirait le docteur ?

Je tentai une diversion :

— Des lis d'eau ravissants, n'est-ce pas, monsieur le Receveur ?

Aussitôt, je le vis se pencher, cueillir toute une brassée de fleurs et me les tendre par-dessus la rivière :

— En échange de vos roses, voulez-vous ?

J'hésitai une seconde... Il avança jusqu'au bord de l'oseraie. L'idée confuse me vint qu'il pourrait songer à franchir le ruisseau, et une crainte mal définie me fit allonger le bras pour atteindre la gerbe. Comme il me la mettait dans la main, son regard me fit comprendre qu'il allait parler, accompagner son présent de mots que je ne voulais pas entendre... Explique qui pourra l'impulsion à laquelle j'obéis : d'un mouvement brusque je me détournai, laissant échapper les fleurs... Une minute après, je me retrouvai à l'autre bout de la prairie ; alors, je regardai vers l'oseraie... Sous la lumière bleue de la lune, j'aperçus mes lis qui, très blancs, dévalaient le long des sources, au fil de l'eau...

Juillet 1904.

Quel triste réveil !... Je m'étais endormie très avant dans la nuit, obsédée par cette vision

de l'oseraie que j'essayais en vain de chasser de ma pensée... Le sommeil — un sommeil lourd, sans rêves — finit par venir à mon aide. La lumière du plein jour rayonnait dans ma chambre lorsqu'un violent coup de sonnette me réveilla ; presque aussitôt Geneviève entra chez moi, criant :

— Madeleine, l'ordre d'expulsion vient d'arriver ! Les sœurs partent ce matin !

La stupéfaction m'empêcha d'abord de comprendre.

— Le docteur est en tournée ; on n'a pu le prévenir. Hâte-toi, reprit-elle, si tu veux encore les embrasser !

Je m'habillai, tout affolée, ensuite prenant le bras de Geneviève, me dirigeai vers le village.

La petite maison blanche, que nous appelons du nom si doux de « couvent », rayonnait au coin de la place, et, comme aux jours heureux, le soleil allumait joyeusement les vitres étroites et claires ; mais la porte de la cour était ouverte, et, près du seuil, deux jeunes femmes aux gestes nerveux emplissaient de paquets les hottes d'un mulet espagnol, caparaçonné de pompons aux couleurs vives. Nous entrâmes. La cour était encombrée d'enfants et de femmes qui sanglotaient. Au milieu d'eux, très blanches sous leurs capes noires, sœur Claire et sœur Thérèse, sa compagne, essuyaient courageusement leurs larmes. Je leur tendis les mains et, sans pouvoir prononcer un mot, les embrassai en pleurant :

— N'y a-t-il aucun recours? demanda Geneviève.

— Aucun! dit sœur Claire. L'ordre est formel: nous ne devons plus coucher au village. Sœur Thérèse part pour Toulouse, où elle a de la famille, et, dès ce matin, je prends la route de l'Espagne. Notre maison-mère, déjà trop pleine, ne peut nous recevoir!

Sœur Claire disait ces choses navrantes d'une voix monotone, lasse, comme si, chez elle, même le ressort de la douleur fût brisé.

Une vieille au capulet troué s'approcha:

— Ça ne se serait pas passé de mon temps! affirma-t-elle avec colère. Faut-il que les jeunes soient lâches pour vous laisser partir!

Sœur Claire eut un geste découragé; alors, un bébé titubant vint trébucher dans sa jupe.

Sœur Thérèse se mit à sangloter. Ce fut le signal d'une explosion générale de désespoir. Tous ces pauvres se précipitèrent vers les sœurs, et saisissant leurs mains, leurs voiles, leurs mantes, les baisèrent en gémissant. Tout à coup, un groupe de moissonneurs armés de faux envahit la cour: « Nous voici! crient-ils, et qu'on y vienne! » Ils étaient en costume de travail: pantalons de drap fané serrés à la taille par des ceintures en laine indigo, chemises lâches, de couleur, flottant autour des tors vigoureux et dégageant des cous bistrés dont les muscles saillaient. Tous ces paysans étaient coiffés de larges chapeaux de paille

jaune, grossière et souple, aux bords retombants. Ils se massèrent près de la porte; les sœurs les regardaient d'un air effrayé.

Alors, un jeune homme en habit bleu galonné s'avança. Il était pâle et tenait à la main une feuille marquée d'un sceau. Six gendarmes l'escortaient, sabre au clair et tête basse.

Les moissonneurs, rugissants, se précipitèrent: «A la rivière!» clamaient-ils. Ce fut une scène indescriptible, un croisement d'imprécations, de cris d'épouvante, de sanglots; des plaintes de femmes qui s'évanouissaient, une vision de faux levées et défendant la porte; puis tout à coup, les sœurs s'élançant:

— Ne faites pas de malheur à cause de nous! Vous voyez bien; nous voulons partir!

Alors les gendarmes s'écartèrent et, lentement, sur la cour le silence retomba. Sœur Thérèse, à bout de forces, rentra dans la maison; sœur Claire, résolue à brusquer les adieux, se dirigea vers la porte. Mais tous ces pauvres qu'elles abandonnaient l'environnèrent avec des cris de supplication; des vieillards saisirent ses mains; des petits la firent chanceler, accrochés à sa robe. Les moissonneurs, ayant jeté leurs faux, s'approchèrent eux aussi, sombres, frémissants, et rétrécirent encore le vivant anneau qui cernait la pauvre femme...

Je restais seule au milieu de la cour, paralysée par une émotion trop forte. Tout à coup, sœur Claire m'appela:

— Mademoiselle Madeleine!

Puis d'un geste navré, désignant le groupe de misère qui l'entourait :

— Je vous les lègue, dit-elle, n'oubliez pas !

Ensuite, se détournant, elle rompit le cercle d'amour qui l'emprisonnait et s'en fut vers l'exil... hélas ! vers l'oubli !...

. . . . .

Pendant quelques minutes, les gémissements de la foule qui l'escortait m'arrivèrent... bientôt un bruit de grelots remués m'annonça que les voyageuses allaient partir... Je m'élançais pour les embrasser encore ; mais une main se posa sur mon épaule et une voix frémissante me dit :

— Acceptez-vous ce legs, mademoiselle ?

Je me retournai, toute saisie. M. le Curé, debout devant moi, m'interrogeait du regard. Un sentiment bien étrange me traversa le cœur et me fit répliquer, avec une légère révolte :

— Pourquoi moi, monsieur le Curé ?

Il continua de me regarder, puis me répondit une phrase que je n'écoutai pas. Tous les troublants souvenirs de l'oseraie me remontaient au cerveau. Je repris, poussée par un besoin vague de justification :

— C'est me faire trop d'honneur de me juger taillée pour les dévouements exceptionnels !

— Ainsi, vous vous récusez, mademoiselle ?

Je me sentis violemment rougir. Il attendit quelques instants une réponse qui ne vint pas.

— Adieu donc ! dit-il avec tristesse, et, passant à son tour le seuil de la porte, il s'éloigna.

Un instant plus tard, je retournais lentement vers les Sources.

A mi-chemin, Mlle Almaïde, à peine entrevue pendant la scène de la matinée, me rejoignit.

— Qu'y a-t-il donc, Madeleine ? s'écria-t-elle, me dévisageant de ces yeux inquiets et tendres aux investigations desquels jamais je ne pus me dérober.

— Il y a que je veux rester libre ! répondis-je avec une vivacité dont je fus moi-même surprise.

— Voyez cela ! reprit-elle, souriant à moitié. Mais quelqu'un songerait-il à te mettre des entraves ? Qui donc ? M. le Receveur, peut-être ?

Je ne pus m'empêcher de légèrement trembler et répondis :

— Pourquoi veut-on m'appliquer des lois d'exception ? Suis-je moins femme que les autres ? Ai-je désiré jamais autre chose que le bonheur commun ?

— Mais vraiment, je ne te comprends pas ! dit Mlle Almaïde sur le ton de la plus grande surprise. Que s'est-il passé ?

En quelques mots, je racontai la scène de la cour :

— Dieu nous garde des petites filles nerveuses ! s'écria ma vieille amie. Comment as-tu pu penser qu'on te demandait un engagement

irrévocable... et même un engagement quelconque? En vérité, Madeleine, où avais-tu l'esprit ce matin?

Je la regardai; ensuite, impuissante à me contenir plus longtemps, je fondis en larmes. Alors, elle glissa son bras sous le mien, et d'un ton d'affectueuse raillerie:

— Pourquoi donc as-tu refusé ses lis, jeunesse?...

Toute rouge de confusion, je cachai ma figure sur son épaule.

— Sais-tu dans quel but j'allais aux «Sources Claires»?... continua-t-elle.

— Comment le saurais-je?...

— Voyons... cherche!...

Je lui serrai la main, et, avec un battement de cœur:

— Si c'est pour la démarche que je devine, n'y allez pas!...

— Enfant! mais tu l'aimes?...

Je m'arrêtai et répondis à voix basse:

— Enseignez-moi donc à découvrir le fond de mon âme! Voilà si longtemps que j'évite de m'interroger! Vous dites que j'aime... et moi, je le croyais, hier et depuis bien des jours... Maintenant, je ne sais plus... Quand sœur Claire m'a appelée, tout à l'heure, quand j'ai vu la désolation de ces pauvres, il m'a semblé que cet amour, dont j'étais si joyeusement sûre, enchaînait mon âme dans l'égoïsme, et qu'une voix impérieuse me disait de monter plus haut... Cette voix a éveillé une grande

révolte dans mon cœur... J'ai essayé de l'étouffer ! mais elle ne s'est pas tue... J'ai peur que jamais elle ne se taise, et cependant j'ai soif de bonheur humain!...

Nous arrivions en face du clos si frais de Mlle Almaïde, au-dessus duquel les roses se penchent!... Mon amie m'embrassa, et, d'un accent ému :

— Tu as raison, Madeleine, approuva-t-elle, il faut attendre!...

Elle me quitta et s'en fut le long de l'avenue claire... Je la regardai longuement, puis les rosiers... Les fleurs rouges, brûlées par le soleil, avaient l'air de se pencher si péniblement...

AOÛT 1904.

La vieille Catinet, ce matin, est descendue de son hameau, toute pâle et apeurée, pour chercher oncle Jean :

— C'est par rapport au fils, expliqua-t-elle, tremblante. Depuis trois jours il rêve tout haut et se dispute avec des gens que personne ne voit !

Mon oncle eut un geste d'impatience :

— Toujours la même chose ! Pourquoi n'être pas venue plus tôt ? Vous attendez régulièrement que la fièvre batte son plein !

— La brouïcho (sorcière) avait donné une tisane d'herbes ! avoua l'autre d'un air contrit.

— Au diable vos brouïchos ! Quelle cala-

mité ! Enfin, j'irai cet après-midi, et nous verrons !

Quand la vieille fut partie, je demandai doucement :

— Vous voudrez bien que je vous accompagne, n'est-ce pas ?

— A condition que tu me promettas de rester à la porte !

— C'est bon ! c'est bon ! Y a-t-il loin d'ici B... ?

— Pas très loin ; mais des sentiers de chèvres... A bon entendeur, salut !

Il est impossible, en effet, d'imaginer un sentier plus abrupt que celui qui donne accès à ce petit hameau de B..., dont les chaumières rousses s'accrochent aux pentes de la montagne.

Les bergers le gravissent d'un pas lent et ferme, le corps penché sur le haut bâton, respirant d'un souffle large et régulier ; oncle Jean, appuyé sur sa canne, grimpe encore d'une belle allure ; quant à moi, je demandais grâce, à chaque tournant, « pour admirer le paysage ».

— Des histoires ! finit par me dire le docteur en me prenant par le bras d'un geste brusque. Tu contempleras demain le plateau si le cœur t'en dit ! En attendant, monte et causons d'affaires !

Je le regardai, tout effarée :

— Trop de choses difficiles à la fois, oncle Jean!

Il essaya de sourire, puis, à brûle-pourpoint:

— Sais-tu que M. le Receveur te demande en mariage? Hein! Qu'est-ce que ça signifie de pâlir comme ça? Voyons, Madeleine!... Ces jeunesses!... Plus de muscles ni de poumons, mais des nerfs!...

J'eus l'esprit de me ressaisir presque tout de suite:

— Je crois bien! Vous me prenez par surprise, au moment où j'ai à peine assez de tout mon souffle pour monter la côte...

D'un ton impatient il m'interrompit:

— Eh bien! Qu'est-ce que tu réponds?

— Je réponds que ce sentier est impossible et que je suis à bout d'haleine. Asseyons-nous: on verra ensuite!

Je me laissai aller dans une de ces haies de buis, qui forment des sièges si confortables. Je fermai les yeux de lassitude, et restai une minute sans penser.

— Madeleine, dit enfin l'oncle Jean, je te serais obligé de ne pas me laisser plus longtemps dans une incertitude pénible.

Le ton presque douloureux sur lequel il prononça ces mots me remua le cœur, et, tout à coup, j'eus l'intuition que ma réponse était attendue avec angoisse. Oncle Jean m'enveloppait d'un regard d'anxieuse tendresse que je ne lui connaissais pas:

— Eh bien ?... répéta-t-il, froissant une sauge dans ses doigts.

Je me levai et lui tendis les mains :

— Eh bien ! je n'ai aucune envie de vous quitter ! et si, d'autre part, vous n'éprouvez pas une trop grande hâte de vous débarrasser de Madeleine...

Il me coupa la parole, et, d'une voix étranglée :

— Il ne faut pas penser à moi ! Je ne dois pas compter !

— Vous ne devez pas compter, oncle Jean ! répondis-je, pressant son bras sous le mien, vous qui, depuis vingt ans, me considérez comme votre fille !

Il m'embrassa et me dit :

— Voilà pourquoi je me préoccupe de ton avenir... Sérieusement, il n'est pas sage de refuser ainsi, sans réflexion. Ce parti me semble réunir tous les avantages...

— Eh bien ! je réfléchirai, puisque vous le conseillez, et nous recauserons de tout cela plus tard... vous voulez bien ? un jour que vos malades ne vous attendront plus et que nous ne monterons pas une côte ?...

— Mais, Madeleine, que faudra-t-il répondre ? Ce pauvre garçon avait l'air impatient, je t'assure... Je le crois fort épris...

Ce mot me fit plaisir et me donna du cœur. Je repartis en riant :

— Répondez : Mon cher monsieur, Jacob

attendit sept ans Rachel, et l'histoire ne dit pas qu'ils aient eu à s'en plaindre...

— On ne badine pas avec l'amour, petite !

— Je vous donne ma parole que je suis sans intention de badinage !

— Ni de mariage, Madeleine ?

— Ni de mariage, pour le moment...

— C'est ton dernier mot ?

— Oui, et, là-dessus, votre bras, s'il vous plaît, jusqu'à la fin de cette dure montée qui a l'air de nous conduire directement au paradis !

Le sentier, en effet, était coupé à vingt mètres plus haut par la barrière bleue du ciel. Nous montions au milieu de pénétrantes odeurs de marjolaines et de menthes, éparpillées autour de nous par une brise toujours plus fraîche à mesure qu'approchait le sommet du plateau. Quelques minutes plus tard, nous entrions au village. Il se compose de rares maisons, couvertes de mousse fleurie qui s'étend, grasse et drue, sur les chaumes humides. Des toits d'ardoises luisantes étincellent au bord des ruelles. Une métairie s'adosse complètement à la montagne, pauvre bâtisse, longue et mal crépie, agrémentée d'un balcon de bois que drapent des vignes ; sur ce balcon, suspendu au-dessus de précipices verdoyants, arrosés d'eau claire, deux vieilles filaient au rouet.

L'une d'elles, nous apercevant, se leva bien vite et, avec des gestes de désolation, s'avança vers nous. Je reconnus Catinet. Oncle Jean me

dit: « Reste », et entra dans la maison à la suite de la métayère.

Je m'assis sur les racines contournées d'un de ces noyers touffus dont les paysans redoutent l'ombre trop fraîche et regardai vaguement le paysage. Toutes les herbes folles du plateau, secouées par le vent, ondulaient et scintillaient au soleil. De fins oiseaux gris, les ailes entr'ouvertes, becquetaient les perles violettes des genévriers; quelques moutons aux clochettes tristes broutaient, de-ci, de-là, des touffes mauves de bruyères; dans le lit sec d'un torrent, creusé aux pentes de la montagne, des cailloux bigarrés, verts, roses, bleus, rutilaient sous la lumière chaude. De petites paysannes déguenillées cherchaient, avec une foi naïve, « des diamants » au milieu de toutes ces richesses. Leurs mains s'emplissaient de pierres menues et translucides qu'elles serraient ardemment... Plus bas, au fond de la vallée, un ruban large d'azur clair — le Gave — se déroulait, moiré de rayons... Au delà s'enlevaient vers le ciel les pentes vertes de la montagne; cependant l'horizon se nacrail de légers nuages brillants, posés comme une broderie le long des crêtes bleues. Un calme divin émanait de toutes ces choses. Peu à peu, l'émotion violente, trop réprimée, qui m'avait secoué le cœur, s'apaisa... Il se mit à faire doux en mon âme comme sur la montagne; un attendrissement profond m'envahit, auquel je m'abandonnai délicieusement. Il me sembla qu'avant d'orien-

ter ma vie dans ma direction nouvelle, il m'était permis de m'arrêter pour savourer les douceurs de l'heure présente. Il me parut aussi que je venais de donner à l'oncle Jean la seule réponse possible, assez sûre de la sincérité de mes sentiments pour laisser à celui qui m'aimait une espérance lointaine, trop peu sûre de leur réelle profondeur pour oser prendre un engagement définitif, je n'en étais pas encore à cette période de l'amour où l'on accueille avec ardeur l'idée de serments irrévocables.

La crainte de m'aventurer sur une fausse route me faisait trembler, et même, souvent, je me demandais avec angoisse si une créature humaine pourrait me donner et recevoir de moi l'idéale affection à laquelle je rêvais... On dit que les voyageurs égarés dans les sables d'Afrique, tourmentés par la faim et la soif, pressent des cailloux sur leurs lèvres pour donner à leur souffrance un soulagement factice... et je songeais que, parfois, nous les imitons, rapetissant notre rêve, réduisant notre idéal à des proportions infimes pour nous donner l'illusion d'être heureux... et les beaux vers de Louis Maigue me revenaient sur les lèvres:

Plutôt que d'abaisser la taille de mon rêve,  
Je veux bien ne le voir jamais réalisé,  
Tendre mes bras vers lui d'un geste éternisé,  
Ce geste de l'espoir que la mort seule achève,  
Plutôt que de couper les ailes à mon rêve  
Je consens à passer pour un être naïf,  
Du seigneur Don Quichotte incorrigible élève,  
Que rien ne peut soumettre au monde positif.

J'accepte de souffrir, car la souffrance élève,  
Et si de l'idéal il faut payer le don,  
Je ferai du bonheur un superbe abandon,  
Plutôt que d'être heureux aux dépens de mon rêve!

La voix de l'oncle Jean interrompit ces réflexions:

— Es-tu reposée enfin, paresseuse? me cria-t-il, tendant vers moi, pour m'aider à me relever, la crosse jaune de sa canne.

— Eh bien! Qu'a-t-il, ce pauvre garçon?

— La fièvre typhoïde, avec une température de 40°. Du diable si je l'en tire! Et le cas ne restera point isolé! Tous ces jeunes sont allés s'empoisonner avec la mauvaise eau de la plaine, aux vendanges du Roussillon. Et le pire de tout, c'est qu'on ne peut obtenir aucune précaution d'hygiène! Ils ont des préjugés à faire bondir...

— Et qui le soigne?

— Deux vieilles, dont l'unique préoccupation est de le faire manger le plus tôt possible « pour l'empêcher de faiblir ». Si tu les avais vues secouer leur tête à la dérobée lorsque j'ai parlé de diète! Dieu nous garde d'une épidémie! Je me demande qui, maintenant que les sœurs sont parties, voudrait bien s'occuper des malades!...

Je m'emparai gaiement de son bras et, d'un ton badin:

— Mais... nous deux, docteur! répondis-je. Me refuseriez-vous par hasard un brevet d'infirmière?

Août 1904.

On fane. Le soleil, avec la même insouciance qui lui faisait verser la vie sur la prairie luisante, la dessèche et la brûle aujourd'hui, pour la plus grande satisfaction des bergers et des troupeaux. A coups de râteau, à coups de fourche, on remue cette pauvre herbe encore vivante, pour l'obliger à mourir plus vite; on se réjouit de constater que ses touffes ne renfermaient pas trop de fleurs... On la presse dans les chars, on l'entasse dans les greniers; et je songe à cette parole célèbre: « Elle a passé du matin au soir, comme l'herbe des champs; le matin elle fleurissait, et avec quelles grâces, vous le savez... le soir elle était déjà séchée... » Ainsi disparaîtront du monde, sans laisser aucune trace, avec notre personnalité, tous ces sentiments, ces pensées, ces souffrances qui, à de certaines heures, nous paraissent entièrement le remplir... Heureux si nous ne fanons pas avant d'avoir embelli, fécondé le petit coin de terre dont la Providence avait fait notre patrimoine

Août 1904.

Les craintes de l'oncle Jean n'étaient que trop fondées... L'épidémie, depuis plusieurs jours, ravage les hameaux; l'hôpital trop plein de la ville voisine refuse journellement nos malades. Ils s'entassent dans des chaumières insuffisamment aérées, malpropres et mal-

saines. Plusieurs cas mortels ont jeté l'épouvante dans le village; déjà les paysans, démoralisés, abandonnent leurs travaux et se groupent aux seuils des portes pour causer avec terreur des ravages de la fièvre. Ils s'affolent, enchérissant à l'envi sur le danger qui les menace, rappelant les souvenirs sinistres de « l'année du choléra ». Les femmes, au chevet des malades à demi conscients, manifestent tout haut leur épouvante; elles refusent, avec un entêtement ridicule, de prendre les précautions élémentaires d'hygiène, et la nuit, pour goûter un peu de repos, elles s'allongent sur des matelas infestés, côte à côte, parfois, avec ceux des leurs atteints du terrible mal. Une invincible routine, mais surtout la misère, empêchent ces malheureux de se débarrasser des objets de literie et du linge contaminés.

L'exiguïté des locaux où souvent une pièce, deux au plus, abritent la famille entière, rend à peu près impossible toute tentative de désinfection. Les fiévreux, soignés sans intelligence et dans des conditions si défavorables, voient terriblement diminuer leurs chances de guérison.

Mon oncle qui, hier, a prononcé devant moi le nom de « typhus », refuse absolument de me laisser affronter la contagion. Je vis les plus anxieuses journées de mon existence, tourmentée à la fois par les craintes que le dévouement admirable du docteur me fait concevoir pour lui et le regret, presque le remords, de ne pas



courir les mêmes risques... Et souvent, après avoir cherché en vain une distraction dans l'étude ou la lecture, je ferme mon livre pour écouter un glas lentement sonner...

Septembre 1904.

Oncle Jean, après l'un de ces déjeuners brefs et silencieux où il semble depuis quelques jours avoir hâte d'échapper à ma solitude et à mes questions, allait me quitter pour retourner vers ses malades, lorsque, m'ayant regardée, il posa les mains sur mes épaules, et moitié rieur moitié fâché :

— Il faut te soigner, petite ! ordonna-t-il ; ces yeux-là ne me disent rien de bon.

— Mon pauvre oncle Jean, répondis-je, donnez-moi donc un antidote sérieux contre l'inquiétude, et je vous promets de me rassurer « selon la formule » !

Il me pinça la joue, comme du temps où j'étais toute petite, et me dit :

— Tu sais bien, enfant, qu'il y a une Providence pour les docteurs !

— Dommage que sa protection ne s'étende pas aux nièces !

— Madeleine, pourquoi me tracasser encore par des allusions inutiles ? je t'ai priée de ne pas revenir là-dessus !

— C'est malgré moi, que voulez-vous ! je n'ai pas encore pris mon parti de l'inaction à laquelle vous me forcez, et les tourments qu'elle

me crée sont plus défavorables à ma santé que toutes les épidémies du monde!

— Sus! Revenons à nos moutons! interrompit-il brusquement. Je désire, et au besoin j'exige, que tu ne passes pas tes journées à te tourmenter d'imaginaires ridicules. Pourquoi ne vois-tu plus Geneviève?

— Son père la cloître dans leur habitation, et je n'ai guère le cœur de descendre au village depuis que vous me défendez d'entrer où je voudrais...

— Va mettre ton chapeau, interrompit-il pour la seconde fois, le front barré d'une grosse ride; je te conduirai chez ton amie. Mais, pour l'amour de Dieu, cesse de me rompre la tête avec tes supplications! Elles me fatiguent et sont inutiles!

.....

Nous avons descendu la grande avenue de noyers, déjà brunie légèrement par le délicieux automne de septembre. Le temps était très lourd; depuis trois semaines, d'ailleurs, les jardins se fanent, faute de pluie, et la température chaude, que ne rafraîchit aucune brise, accable les fiévreux. Sous le ciel plus splendide que jamais, les champs abandonnés se dessèchent; leur terre, recroquevillée en mottes compactes, semble se pétrifier au soleil. La grande rue du village offre le plus impressionnant aspect. Des groupes de paysans mornes la peuplent; dans ces groupes des mots se pronon-

cent à voix basse, qu'on devine las et découragés. Les instruments de travail abandonnés, bûches, pioches, râteaux, gisent çà et là, sous les portails vermoulus des granges. Des enfants jouent bruyamment dans le ruisseau... De temps à autre, une femme pâle et qui tremble traverse la rue en hâte, une fiole étiquetée aux doigts. Un bruit de rabots qui entament des planches sort d'une boutique de menuisier, au seuil de laquelle est exposé un cercueil. Parfois, le son lointain de la clochette qui annonce le Viatique répand dans l'air la mélancolie de ses vibrations... Je passais, l'âme déchirée, au milieu de cette misère que je ne pouvais partager ni secourir selon mon cœur. Il me semblait que les regards de tous ces pauvres gens se fixaient sur moi avec une surprise douloureusement mêlée de reproche, et j'entendais la voix brisée de sœur Claire me répéter: « Je vous les lègue; n'oubliez pas!... »

. . . . .

J'ai trouvé Geneviève seule et bien triste dans son petit salon tendu de liberty mauve. Elle m'a accueillie avec un regard de joie:

— Enfin, Madeleine! Que deviens-tu, méchante?

Je me suis assise à côté d'elle, sur une vieille bergère de tapisserie, délicieusement brodée par une de nos patientes aïeules, et nous nous sommes mises à doucement causer... Les ravages de l'épidémie, la chaleur, les vendanges

tôt interrompues, nous ont tour à tour occupées. Je faisais des efforts sincères pour soulever, comme l'ordonnait l'oncle Jean, le poids de chagrin et d'inquiétude qui m'oppressait; mais, par instant, je sentais des larmes refoulées me retomber dans la gorge.

Soudain, Geneviève me passa câlinement le bras autour du cou:

— Et ce mariage dont tu ne me dis rien, cachottière! Puis, remarquant sans doute un air de stupéfaction sur ma figure: — En vérité, Madeleine, on croirait que tu retombes de la planète Mars!

— Effectivement, lui répondis-je... Cette question...

— Eh bien! interrompit-elle avec impatience, cette question est une de celles que «la société» agite le plus depuis un mois!

— Je suis très reconnaissante à la société et toute à ses ordres jusqu'au mariage... exclusivement!

— Allons donc, Madeleine! Un si joli parti?...

— Je ne dis pas le contraire!...

— Te voilà prise! s'exclama triomphalement Geneviève, tu sais donc de qui je veux parler?

— Mais... de M. le Receveur, je suppose...

— Oui, de M. le Receveur, que toutes les mamans de la dite «société» cultivent pour leurs filles!

— Cela prouve qu'elles ont du goût, Geneviève!...

Elle frappa joliment du pied :

— Méchante!

— Plaît-il?

— Tu me mystifies!

— Je t'assure...

— Ou tu as refusé la demande de M. le Receveur, ce que je comprendrais encore moins!

Un peu énervée par cette insistance, je répondis d'un ton assez vif:

— Pourquoi ne comprendrais-tu pas?

— Parce que, je le répète, M. le Receveur est un parti exceptionnel : honnête, intelligent, riche, beau garçon... ce qui n'y gâte rien...

— Quel enthousiasme!... Et si je n'ai pas le goût de me marier?

Geneviève poussa un petit « Oh! » de surprise. Je ne pus me défendre de trouver ravissant le regard d'étonnement naïf qu'elle m'adressa. Je la considérai une minute, renversée dans la bergère, les lèvres entr'ouvertes juste assez pour laisser entrevoir, selon une précieuse et charmante expression de Rostand, la bouche la plus « perlière », les cils dorés relevés au-dessus de ses jolis yeux de violette, ses deux mains de poupée jointes sur sa jupe noire en signe de stupéfaction:

— Pas le goût de te marier, Madeleine! s'écria-t-elle enfin; mais le mariage n'est-il point notre destinée à toutes?

— A toutes? tu es bien affirmative!

— Mon Dieu, Madeleine, tu n'as pourtant pas l'idée d'entrer en religion?

— Absolument pas.

Ensuite, désireuse de détourner le cours de l'entretien:

— Mais n'est-ce point ta dernière aquarelle que j'aperçois là-bas? Il me semble que tu fais de jolis progrès! C'est un massif d'égglantines que tu as voulu représenter? Non? Un berceau, alors...

Le teint de Geneviève s'enflamma:

— Oui... Un berceau de roses blanches... Pourquoi ris-tu, Madeleine?...

— Elle est très bien, ton aquarelle... Mais ne trouves-tu pas cette tonnelle un peu déserte? Elle semblerait faite pour abriter une gentille idylle... Mon Dieu!... encore des cloches!... Que sonne-t-on, Geneviève?

Elle frissonna longuement:

— Une agonie ou un glas!...

Et, ressaisie par le souvenir de son malheur, elle se mit à sangloter, la tête sur mon épaule, et vainement, le reste de l'après-midi, j'essayai de rallumer en ses yeux l'éclair de sa malicieuse gaieté...

Septembre 1904.

Trois vieilles, aujourd'hui, sont venues me demander des draps pour ensevelir les morts. Je leur ai fait cette triste aumône d'un geste machinal, sans trouver un mot de consolation ou de pitié à leur dire... Une espèce d'angoisse

physique, jusqu'à ce jour inconnue, m'étreint la poitrine, la gorge, les tempes, et m'ôte toute autre faculté que celle de craindre et de souffrir...

Septembre 1904.

Hier au soir, lasse de guetter en vain le retour de mon oncle, je me suis assise à mon piano, depuis bien longtemps délaissé. La soirée s'annonçait transparente, claire comme une aube... Tout à coup, la romance de Mendelssohn que j'avais jouée, un après-midi d'avril devant M. Braimbach, me revint sous les doigts. Par un très singulier phénomène, déjà maintes fois observé, je me sentis, dès les premiers accords, arrachée à ce qu'un pédant eût appelé ma « mentalité présente », et tout envahie par celle d'une autre Madeleine: la Madeleine du printemps dernier. Il me sembla que des émotions déjà éprouvées dormaient en chacune des notes de la mélodie, et mes mains tremblèrent sur le clavier comme si le regard bleu du maître de chapelle glissait encore par-dessus mon épaule... La fenêtre du salon était grande ouverte; à travers le feuillage rouge des chênes, les ruines du château de marbre blanc qui s'effondre au sommet de la colline s'estompaient de la lumière violette du soir; des nuages roses glissaient au ciel, tamisant l'or des étoiles; la lumière un peu étrange de la brume s'harmonisait avec cette musique de barcarolle traînante... berceuse... Depuis long-

temps je n'avais ressenti d'impression plus vive.

Un coup de heurtoir me réveilla durement. M. le Curé, soudain, ouvrit la porte :

— Le docteur, mademoiselle ? interrogea-t-il anxieux.

— Pas encore rentré, je l'attends... Y aurait-il un autre malade ?

— Une famille entière frappée dans l'après-midi... Pas d'ordonnance... personne pour les soigner. Une terreur folle règne dans le village ; on ne trouve plus de gardes... Où est allé le docteur ?

— Mais... dans un hameau, je suppose...

— C'est terrible, reprit-il d'une voix tremblante.

Nous restâmes une minute sans parler ; tout à coup, nos yeux se rencontrèrent... Une violente chaleur me brûla les joues : je venais *d'avoir l'impression* d'une petite cour déserte où traînait un bruit de grelots...

— Impossible de l'attendre, reprit M. le Curé. Veuillez le prévenir dès son retour, mademoiselle ; je vais tâcher...

Le reste de la phrase m'échappa ; tout le sang me bourdonnait aux oreilles... Le prêtre allait sortir... Je posai la main sur le bouton de la porte, disant :

— Voulez-vous de moi, monsieur le Curé ?

Je ne sais plus bien ce qui se passa ensuite ; une courte discussion dut s'élever entre nous. Les mots « contagion, péril mortel » m'arrivè-

rent comme dans un rêve... Je n'entendais guère et ne comprenais pas.

Quelques instants après, nous étions au milieu des typhiques. Je n'ai gardé qu'un souvenir de cauchemar des heures qui suivirent. Je me souviens qu'un homme tordu de convulsions tendit vers la porte, en nous voyant entrer, deux poings violacés, en geste de menace; qu'un petit tout blanc de douleur s'endormit soudain sur mes genoux, après une crise atroce, et qu'une femme aux yeux ternes mourut lentement dans mes bras. Je me souviens que mon oncle entra dans la chambre, puis, m'ayant regardée d'un air sombre, me baisa au front... et que M. le Curé, avant de s'éloigner pour aller vers d'autres agonies, me serra la main très fort, sans parler. Je me souviens encore que nous sommes rentrés aux Sources Claires par une nuit de rêve et que, jusqu'au matin, la fièvre m'a battu les tempes...

Septembre 1904.

La paix, grâce à Dieu, m'est revenue. Aujourd'hui, dès l'aube, je suis allée chercher mon viatique au même autel où sœur Claire se fortifiait, chaque matin, avant les luttes quotidiennes... Me voici courageuse pour vivre, résignée pour mourir...

Mon oncle m'a dit:

— Que Dieu te garde, Madeleine! Tu es libre. Il est des situations où la prudence humaine devient pure lâcheté...

Puis, levant son regard vers le pastel où, tous les jours un peu, s'efface le sourire de ma mère:

— Celle-là ne t'aurait point désapprouvée! affirma-t-il.

J'ai couru chez Mlle Almaïde — fort souffrante et retenue dans son lit depuis un mois — pour lui annoncer la bonne nouvelle. Elle a pâli, puis s'est efforcée de plaisanter:

— Cette jeunesse ne doute plus de rien! Et la contagion?

— Agiriez-vous autrement à ma place?

— Dieu sait que non, Madeleine; mais je ne suis qu'une vieille et ma course est terminée... toi...

Je lui serrai la main et lui dis:

— Que pourrais-je craindre? La vie ne saurait me réserver rien de meilleur que l'amour, et vous m'avez enseigné le vrai sens de ce mot...

Elle m'a embrassée sans me répondre, et j'ai senti la chaleur d'une larme sur ma joue.

Septembre 1904.

Mes journées ne m'appartiennent plus; je le constate avec une intime joie. Les pauvres fiévreux exigent tout mon temps, toutes mes pensées, tout mon cœur; je les donne avec un bonheur de prodigue qui, pendant des années, n'aurait su trouver l'emploi de son bien. L'épidémie semble entrer dans une période de dé-

croissance. Des initiatives généreuses nous ont permis d'isoler, d'hospitaliser un certain nombre de malades, et même de faire procéder à quelques travaux d'assainissement, sous la direction intelligente de mon oncle et de M. le Curé.

Leur présence continuelle — et peut-être la mienne — ont rendu un peu de courage aux gardes terrorisées, qui fuyaient les lits des typhiques. Nous avons maintenant plusieurs auxiliaires dévouées, — bonnes paysannes en coiffes rondes, — auxquelles nous parlons d'un air de longue amitié, avec de petits sourires de confiance... Les distinctions sociales paraissent bien vaines et s'effacent vite devant le danger et la mort!... Qu'il me semble réconfortant de prendre contact avec ce rude peuple de montagne! Quelles fortes leçons d'endurance, de résignation, de courage ils savent nous donner, ces simples que nulle civilisation factice n'amollit!

Septembre 1904.

Je regagnais, l'autre soir, les Sources Claires par une lune merveilleuse qui glaçait les prairies d'argent et accrochait des reflets mauves aux toits des maisons, lorsqu'une voix frémissante m'appela doucement: « Mademoiselle Madeleine? » et une silhouette bien vite reconnue se dressa devant moi:

— Mademoiselle Madeleine, reprit M. Paul,

il y a, dans la petite chaumière du coin du pré, une jeune fille qui va mourir...

Le cœur me battit :

— A-t-elle vu un prêtre ?

— M. le Curé sort de chez elle ; mais on n'a pu trouver le docteur, en course dans les montagnes. Je vais le chercher ; seulement il est terrible de laisser cette pauvre fille agoniser seule ? Pensez-vous ?...

Sans attendre la fin de la phrase je rebrous-sai chemin, puis m'engageai dans la prairie humide, criant :

— Hâtez-vous et dites à mon oncle que je l'attends là-bas !

Une rosée froide tombait sur l'herbe haute et luisante. On avait « inondé » la prairie. Je me sentais enforcer dans une boue glacée, et j'atteignis à grand'peine le bouquet de saules pâles dont les branches retombent, dôme gris et terne, sur le toit de la pauvre maison qu'en deux semaines l'épidémie a rendue déserte.

« Françon la Belle », étendue sur son lit étroit, se mourait avec ce jour lumineux. Des reflets de lune glissaient sur les vêtements de deuil épars dans la chambre, et prêtaient des lueurs vagues d'auréole aux cheveux dénoués autour du front de la mourante. Celle-ci tenait en ses mains un vieux crucifix de mission, grossièrement sculpté dans du bois noir... J'approchai... Elle avait un peu de délire et m'appela « ma Sœur... »

Puis, ses idées revinrent. Elle me reconnut, et péniblement sourit :

— Vous n'avez pas peur du mal ? balbutia-t-elle. Alors, approchez-vous, tout près, et donnez-moi vos mains... vos deux mains ; il faut que je me retienne !... Les autres veulent m'emmener avec eux !...

Le délire la ressaisit. Je me mis à genoux devant elle et lui abandonnai mes mains ; elle les serra avec l'épouvante d'un naufragé qui se raccroche... A voix très basse je commençai les prières des agonisants. Elle rouvrit ses yeux pleins d'angoisse et m'interrompit :

— Demoiselle, écoutez... plus près, puisque vous n'avez pas peur du mal... et laissez-moi vos mains... Les autres disent que je vienne.

Elle retomba, gémissante, sur son oreiller et se tordit dans une convulsion. Je sentis une sueur froide couler sur mes doigts... Des rayons bleus s'allumaient au chevet du lit ; sur le plancher, la lune projetait de grandes taches lumineuses... Françon reprit, luttant contre le mal de toutes ses forces :

— Demoiselle, croyez-vous que je serai guérie à la saison d'effeuiller le maïs ? — et sans me laisser le temps de répondre : — C'est à cause de mon promis ! dit-elle avec un vague sourire ; il doit revenir après les vendanges et nous nous épouserons au printemps !...

Elle commença de râler. Je dégageai doucement mes mains, et lui mis le Christ sur les lèvres. Elle le baisa, saisie d'épouvante :

— C'est donc pour mourir ! Je ne le reverrai plus !...

Un nuage, là-haut, dut passer sur la lune ; soudain, dans la chambre, tous les rayons s'éteignirent. Françon, d'un geste brusque, tira son drap jusqu'à ses yeux :

— C'est terrible ! gémit-elle... Ne plus se revoir jamais !... Vous ne pouvez pas comprendre...

— Oh ! si ! Priez la Vierge, Françon ; elle vous rendra un jour celui qui vous aime !

Le nuage était passé ; la clarté blanche reparut et s'allongea sur le lit... La figure de la mourante se décomposait... Je recommençai les prières... Au bout d'un instant, les traits convulsés se détendirent, et la voix, toujours plus traversée de râles, reprit :

— Non, vous ne pouvez pas comprendre ! Jamais vous ne saurez ces choses !...\*

Mon cœur battit douloureusement. Françon m'attira tout près d'elle :

— Quand *il* sera revenu, voudrez-vous lui dire mon adieu ?

— Devant la Vierge, Françon, je vous le promets !

Alors se dressant à demi, le visage et les cheveux en pleine lumière :

— Vous lui direz...

Sa voix se brisa... les suffocations de l'agonie lui montaient à la gorge ; ses yeux, agrandis et fixés sur les miens, me suppliaient de comprendre leur dernière pensée d'amour...

L'étouffement montait, invincible. Je soulevai la pauvre fille dans mes bras, et, la bouche sur son oreille, accentuant tous les mots pour qu'elle entendît :

— Je lui dirai : Jean, ne pleurez pas... elle vous est restée fidèle... son cœur a été vôtre jusqu'à la fin... elle vous le garde là-haut... Baisez le Christ, Françon ; c'est lui qui vous aima le premier !

Le corps de la mourante s'alourdit en mes bras... Je frissonnai, songeant que c'était l'heure de Dieu et que rien au monde ne pourrait l'empêcher de sonner... La figure de Françon n'était plus qu'un masque de souffrance... Je détournai instinctivement les yeux et terminai les prières... Dehors le ciel étincelait merveilleusement... Françon acheva de mourir...

Une vapeur lumineuse, de couleur indécise, flottait sur la chambre ; j'ensevelis la morte dans un drap de lin que blanchissait la lune... Autour du front blême, paisible à jamais, je laissai flotter l'air clair des cheveux. J'appuyai le Christ sur les mains pâles... Ensuite, une grande lassitude me saisit. Je me laissai aller sur une chaise et me pris à songer au vendangeur qui dormait, là-bas, dans une grange du Roussillon, rêvant à sa belle fiancée...

Quelques instants après la mort de Françon, M. Paul ouvrit la porte de la chambre. Il eut un léger recul, voyant que tout était fini, et me dit à voix basse :

— Le docteur n'est pas encore de retour ;

vous allez permettre que je vous reconduise, mademoiselle Madeleine?

— On ne peut laisser la morte sans prières. Mon oncle ne tardera pas; je vais l'attendre ici.

— Mademoiselle, reprit-il avec émotion, je vous supplie de ne pas rester plus longtemps dans cette chambre: on y respire une atmosphère mortelle... Pour l'amour de Dieu, venez!

Je l'écoutais, regardant les formes blanches vaguement dessinées par le linceul sur le matelas, et les cheveux roux, qui étincelaient comme une gloire... Je l'écoutais avec une joie mêlée de tristesse, songeant au bel amoureux de la plaine, qui ne retrouverait plus sa promise...

— Une longue course me serait en ce moment impossible, je suis trop lasse, répondis-je enfin. Ne restez pas. Je vous affirme que la contagion n'a aucune prise sur moi. Pour vous, le danger serait réel...

— Nul n'est à l'abri, mademoiselle. Vous abusez de vos forces, et tout dévouement a ses limites... Il serait terrible...

Sur le lit drapé de lumière blonde, la tête de la mourante rayonnait.

— Terrible de mourir? Oh! non, pas autant qu'on le croit! La vie est-elle donc un bien si précieux? répliquai-je, envahie de plus en plus par une singulière défaillance physique qui commençait à rendre difficile chacune de mes paroles.

Il avança vers moi, et, se penchant un peu:

— Oui, dit-il, un don très précieux lorsqu'on est aimé!...

Je songeai vaguement à ce que m'avait dit Françon, « que je ne saurais jamais ces choses ». En même temps je me levai avec effort et, d'une voix qui malgré moi trahit toute mon émotion :

— Le docteur n'arrive pas, et j'appréhende de le savoir seul sur les routes, à l'heure qu'il est. Voudriez-vous me faire le plaisir d'aller à sa rencontre et de lui dire que je l'attends pour retourner aux Sources ?

Il me comprit, et, rougissant tout à coup :

— Pardonnez-moi ! dit-il avec vivacité. Puis il sortit brusquement.

Je m'agenouillai devant le lit pour prier. Un vertige s'empara de moi, et j'eus beaucoup de peine à me relever. Alors, une grande frayeur me vint de mourir bientôt comme cette pauvre fille était morte, et tant d'autres dont j'avais essayé vainement d'adoucir les agonies... Mon oncle entra, puis M. Paul. Le vertige me faisait chanceler ; ils ne s'aperçurent point d'abord de mon état. Le docteur accomplit les formalités légales. Un frisson de fièvre me secouait ; le jeune homme s'approcha de moi et me dit : « vous souffrez ? » sur un ton d'angoisse qui me remua le cœur. J'eus l'impression confuse que c'était peut-être notre dernière entrevue, et, lui tendant la main :

— Je souffre beaucoup et me crois atteinte ; ne parlez pas... Je suis très lasse ; écoutez...

Merci de vos sentiments ! Ils me rendent heureuse... Si Dieu veut que je guérisse et engage ma parole à un fiancé, nul autre ne l'aura que vous...

Tout à coup les vapeurs claires et les reflets de lune qui entraient par la fenêtre se brouillèrent devant mes yeux ; une angoisse inconnue m'étreignit la poitrine... la vie, soudain, m'abandonna...

. . . . .

Je repris conscience de moi-même dans la chambre de Geneviève, les mains réchauffées par celles de Mlle Almaïde. L'éther me brûlait les tempes, et sa pénétrante odeur me montait douloureusement au cerveau. Mon oncle se penchait sur le lit... Tous les anxieux regards fixés sur moi me révélèrent le danger mortel dont j'étais menacée. Le frisson et l'angoisse de la fièvre me ressaisissant, je demandai un prêtre. A quoi bon parler des heures qui suivirent ? On ne raconte pas un cauchemar...

Deux souvenirs me sont restés de cette journée d'agonie. Le premier se rattache à la visite du prêtre et à ces paroles qu'il me rappela d'une voix émue : « Quelle plus grande preuve d'amour peut-on donner que de mourir pour ses amis ? » Il me dit d'être joyeuse et de sourire, parce que la charité m'avait marquée du signe auquel Jésus reconnaît ses disciples... et de ne pas craindre la mort, puisque je mourais d'avoir aimé...

Le second de mes souvenirs est d'une autre nature. Immédiatement après le départ de M. le Curé, alors que ma chambre se trouvait encore déserte, je vis ma porte s'ouvrir doucement et la fine silhouette de Geneviève s'y encadrer; trop souffrante pour parler, je fis signe à mon amie de se retirer; elle avança, au contraire, vint se pencher sur mon lit, et, toute sanglotante, m'embrassa:

— Quelle imprudence! dis-je, essayant de la repousser.

Elle, me serrant les mains:

— Ils me défendent de te soigner, chérie, et je voudrais avoir mal avec toi, puisque je ne peux pas te guérir!

— Ah! Geneviève! lui dis-je, brisée d'émotion.

Elle passa délicatement son bras sous mon oreiller, puis, se penchant encore:

— Ecoute, Madeleine; depuis ce matin, je prie la Vierge de te soulager. Elle nous exaucera, car nous croyons toutes deux. Chérie, veux-tu de cette eau que nous avons puisée ensemble à la fontaine de Lourdes?

Elle entr'ouvrit la main, et j'y vis scintiller un petit flacon. Mes yeux dirent «oui». Un instant après, m'ayant embrassée encore, mon amie, toute légère dans sa robe d'une blancheur frissonnante, s'éloignait, un doigt sur les lèvres, un rayon de soleil dans les cheveux.

J'eus un moment de délire, et Mlle Almaïde, qui rentra dans la chambre, m'entendit avec

grande frayeur prétendre que Notre-Dame, vêtue de nuages, venait de quitter le chevet de mon lit.

. . . . .

Je me rappelle avoir lu, sur les mosaïques dont la grotte Massabielle est pavée, cette inscription évangélique: « Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru ! » Quelques heures après l'acte de foi de ma petite Geneviève, un irrésistible sommeil termina mes souffrances. Quand l'aube revint, j'étais sauvée.

Septembre 1904.

« Les bergers descendent ! » Cette exclamation joyeuse court, depuis ce matin, de chaumière en chaumière, et sur les seuils luisants des portes, des groupes rieurs se massent pour voir passer les troupeaux. Je me suis un moment attardée sous les cerisiers de la grande allée, vers la fin de l'après-midi, à écouter moi aussi la musique mêlée des clochettes, des chansons et des cornemuses. Les pentes rougies de la montagne se rayaient de longs rubans faits de toisons mêlées, dont la blancheur mouvante éparpillait l'or des feuilles sèches. Des chiens roux bondissaient autour des moutons, obéissant au geste rude des pâtres. Ceux-ci avançaient d'une allure rapide, vêtus de laine jaunâtre, grossière, et, déjà, gagnaient l'avenue défeuillée où sonnaient leurs pas... Ils venaient

tous: les vieux bergers aux épaules arrondies, aux reins courbés qui, par un mouvement familier, lèvent au ciel leurs fronts chenus pour y suivre la marche des nuages... Les hommes mûrs, aux torses nerveux, dont le regard cherche les fumées du lointain hameau où les attend leur foyer; les jeunes, enfin, qui, les yeux perdus aux contours dorés des crêtes, écoutent, un refrain aux lèvres, par où souffle le vent... et l'amour. Parfois, dans l'air léger du crépuscule, un chœur de bêlements plaintifs montait, et les agneaux que le soir angoisse rapprochaient craintivement leurs toisons... Les bergers passèrent... Au fond de l'allée de cerisiers, en face du berceau de roses blanches, se blottit une tonnelle de vigne vierge aux teintes sanglantes, d'un rouge luisant, où s'accrochent tous les rayons. C'est là que je résolus de passer ma journée et de voir se coucher le soleil. Je m'assis, un livre entr'ouvert sur mes genoux, en face du cirque lumineux des montagnes. La nuit tombait sur elles en ombres dégradées, très douces, de toutes les nuances des roses, des bleus, des violets... Le soleil disparu laissa des barres d'or à l'horizon; sur le bord vermeil d'un nuage, la première étoile s'alluma; un frémissement courut le long des pampres de la vigne rouge: le vent d'Espagne se levait; tout à coup, le souvenir de l'oseraie me revint:

— Bonsoir, mademoiselle Madeleine! prononça presque à mon oreille la voix pénétrante

dont le timbre toujours me fait tressaillir. M. Paul était debout à l'entrée de la tonnelle:

— Votre oncle m'envoie vers vous, reprit-il, parlant tout bas pour déguiser un tremblement que mon instinct de femme devina bien vite. Il se tut, et moi, poussée par un étrange besoin d'arrêter sur ses lèvres les mots qui allaient venir:

— Cette soirée, lui dis-je, est la plus belle de l'automne.

Il hésita une seconde, puis, changeant de couleur:

— Elle le serait pour moi, affirma-t-il hardiment, si vous vouliez.

J'essayai de plaisanter; mais mon rire se brisa net devant l'expression de ses yeux. Je compris qu'une heure grave était arrivée, et, par un effort de volonté, relevant mon regard vers le sien:

— Etes-vous bien sûr que nous soyons faits l'un pour l'autre?

— Madeleine, vous ne m'aimez pas! s'écria-t-il avec un emportement qui me fit battre le cœur. Je résistai au désir de lui tendre les mains et d'engager ma vie sur la foi de cette émotion. Il continua:

— L'amour ne saurait avoir de ces froids calculs!

— Lorsqu'il ne se promet que pour un temps!

Le front du jeune homme resta sombre:

— Avez-vous bien pensé, lui-dis-je, qu'il y

a peu de jours encore nous nous traitions en étrangers?... La sympathie qui vous attire vers moi... Pardon, Paul, la sympathie qui nous attire l'un vers l'autre, suffirait-elle donc à prouver que nos deux natures...

— On se comprend toujours lorsqu'on s'aime! interrompit-il vivement.

J'essayai de prendre un ton badin pour répondre:

— Oui, jusqu'à l'heure où, la lune de miel ayant cessé de luire, on se voit à la lumière moins flatteuse de la vérité!

— Bien obligé, répliqua-t-il sèchement. Mais le plus clair de l'affaire est que vous ne m'aimez pas!

— Qu'appellez-vous aimer?

Il se pencha, et d'un accent qui vibrait:

— J'appelle aimer n'avoir plus de pensée, de désir que pour une seule créature au monde!

Une émotion d'intensité presque douloureuse me serra la gorge. Pendant quelques secondes, aucune parole ne me vint. La vapeur lumineuse qui flottait sur la montagne, la chanson du vent d'autan et la musique des sources me donnaient l'impression de vivre un étrange rêve...

— Aimer une seule créature au monde! répliquai-je enfin, sans être sûr qu'elle mérite vos sentiments, qu'elle ne trompera pas votre attente!

— Oh! Madeleine, dit-il avec tendresse, qui

pourrait craindre une déception de vous ? C'est moi qui ne suis pas digne...

Je parvins à me ressaisir, et, l'interrompant :

— Ecoutez, Paul, et pardonnez à ma franchise, il faut avoir le courage de dire et d'entendre certaines vérités graves, même et surtout aux moments où le cœur parle haut. L'amour chrétien, durable, le seul digne de nous, mon ami, doit s'appuyer sur des fondements plus solides que ceux des enthousiasmes passagers. Il est affaire non d'impressions seulement, mais de volonté : affaire d'âmes.

— Des mots ! interrompit-il avec dépit. La transparente conclusion est que vous ne voulez pas de moi !

— La conclusion, mon ami, est qu'il faut nous éprouver quelque temps l'un et l'autre ; apprendre non seulement à nous connaître mais à fondre, déjà, nos caractères et, par un contact plus fréquent, par des relations franches, dépouillées de toute espèce de flatterie et de convenu, préparer, si c'est la volonté de Dieu, l'union définitive de nos vies.

— Madeleine, interrogea-t-il suppliant, ne me direz-vous que ces mots austères ? Oh ! si vous saviez quel sacrifice sera pour moi cette cruelle attente ! Madeleine, si vous saviez ce que c'est que vous aimer !

L'émotion me faisait trembler. Je rouvris mon livre à la page commencée, et me levant, désignai à Paul la dernière phrase que j'avais lue : *« La tendresse qui se contient est supé-*

*rieure à la tendresse qui se livre, autant que l'acier trempé est supérieur au fer.* » (P. DIDON).

Toute la lumière du ciel tombait sur la tonnelle éclatante. Les feuilles rousses des cerisiers prenaient des teintes de pâle vermeil... Dans le fond de l'allée, oncle Jean s'avavançait, un sourire au bord des lèvres... Paul me rendit le livre, puis, d'une voix de prière :

— Est-ce un aveu, dites, Madeleine ?

Mes yeux lui répondirent.

Septembre 1904.

L'épidémie a frappé ses dernières victimes : deux vieillards, « deux retraits » — le mari et la femme — qui depuis des années habitaient une petite maison fraîche, au balcon vert, sise sous un ormeau. On leur a fait des cercueils pareils, en planches blondes ; ils reposeront, au cimetière, sous le même berceau de chèvre-feuille...

Dans les chaumières que la maladie a ravagées, l'on se serre et l'on se compte. Bien des causes nouvelles de misère s'y sont introduites : la mort des pères, dont le labeur assurait la subsistance de familles presque toujours nombreuses ; la longue interruption des travaux champêtres et aussi — chose triste à constater — les habitudes de paresse qu'une si longue période d'inaction a fait prendre à nos paysans. Les ressorts de l'énergie semblent s'être brisés dans leurs âmes vigoureuses. Une grande

œuvre de relèvement moral doit s'accomplir au milieu d'eux.

Septembre 1904.

Ce matin, comme je revenais de l'église, Mariounet s'est élancée à ma rencontre avec des gestes de détresse, les manches du «casavet» retroussées, les rides des grands jours de lessive au front:

— Monsieur n'en fait jamais d'autres! me cria-t-elle, affolée, du bout de l'avenue.

— Qu'est-il donc arrivé à Monsieur? demandai-je, très inquiète déjà.

— Monsieur invite tout de même du monde un vendredi! Monsieur invite M. le Receveur à déjeuner!... et sans rien me dire!!!

Je souris et rougis.

— Il est certain que voilà un manque d'égards incroyable! Vous mettrez le couvert sous la vigne vierge, Mariounet.

— Il s'agit bien de ça! cria-t-elle les poings sur les hanches. Il s'agit bien de ça! Faudrait un peu savoir ce que nous lui donnerons, à ce beau Monsieur, et quelle idée il aura ensuite de la maison! Un vendredi!

— Bah! lui dis-je d'un air naïf, il pensera ce qu'il voudra! Qu'est-ce que cela nous fait? On pourrait voir Peillot pour des truites...

— Et après?

— Après!... Mais à votre goût, Mariounet! Elle éclata:

— Des truites..., à mon goût... et le couvert

sous la vigne vierge! Tenez, c'est un triste temps, celui où les demoiselles s'occupent si peu de leur bon ami, et ça promet de belles noces!

Et elle s'enfuit, mais avec les honneurs de la guerre, car je fus plus de cinq minutes à reprendre mon aplomb.

.....

Quel repas charmant! J'avais voulu que la chère et le couvert fussent très simples. Sur une table recouverte de ce marbre rose qui abonde chez nous, je posai moi-même des faïences anciennes, dont les teintes vives, un peu crues pour la lumière atténuée d'une salle, faisaient éclater au soleil des couleurs joyeuses et s'harmonisaient avec les pampres vermeils de la vigne... point d'argenterie; des canettes d'étain blanc, poli, et nos verres d'épais cristal; d'un bout à l'autre de la table, un étroit chemin de mousse très sombre, très drue et piquée de fleurs des champs multicolores.

Malgré toutes les appréhensions de Mariou-net, notre déjeuner fut exquis. M. Paul, avec une galanterie malicieuse, le qualifia même de «virgilien». Je fis la plaisante gageure de confectionner, séance tenante, une crème Chantilly. Lui me regarda jouer le plus sérieusement du monde mon rôle de fermière, ensuite, avec un empressement qui donna le fou rire à Mariou-net, me tendit son assiette.

Pendant que je secouais mes mains pleines

de sucre et ramenait sur mes bras la dentelle de mes manches, M. Paul me glissa, d'un air convaincu :

— Jolie comme un Watteau !

— Faut-il que vous soyez aveugle ! lui répondis-je à mi-voix...

— Que dit-il, ce Receveur, Madeleine ? demanda l'oncle Jean avec malice.

— Oh ! mon oncle, une chose dont vous paraîsez tous convaincus : à savoir qu'il n'y a encore que les occupations ménagères pour embellir une femme et lui frayer le chemin des cœurs !

— Madeleine !... protesta M. Paul.

— Allons, allons, pas de fausse honte ! Nous voulons bien vous en donner de la crème Chantilly et des douceurs, grands enfants que vous êtes, puisque cela nous permet de vous conduire par le bout du nez !

Le dessert s'acheva au milieu d'une gaieté folle. Après le café, oncle Jean eut l'attention de se souvenir qu'il avait oublié sa pipe à la maison, et s'en fut la prendre, nous laissant seuls. Tout notre joyeux entrain tomba comme un feu d'artifice, et l'indéfinissable émotion, mêlée de joie et de crainte, que j'éprouve toujours en des circonstances analogues, me res-saisit.

— Madeleine, commença Paul, pensez-vous réellement ce que vous avez dit tout à l'heure ?

— Quoi donc, mon ami?

Il sourit:

— Au sujet des moyens de séduction d'une femme?

— Ah! cette crème de Chantilly! Vous y tenez!

— Croyez-vous que nous vous rabaissions au point de ne voir en vous que de simples ménagères?

— Mais ce titre est l'un des premiers que nous ambitionnons!

— Même... les femmes comme vous, Madeleine?

— Pourrait-on savoir dans quelle catégorie spéciale vous me faites l'honneur de me ranger?

— Dans celle des esprits d'élite! affirmait-il avec une chaleur qui me fit sourire.

— Pardon, ne vous trompez-vous point? J'aurais cru appartenir à celle — moins estimée — des bas bleus! Au fait, Paul, vous n'avez plus l'air de vous préoccuper beaucoup de mes tendances féministes! Il faut que vous vous soyez reconcilié avec mon Virgile en le reliant!

— Vous êtes impitoyable, mais plût à Dieu que toutes les féministes vous ressemblent...

— Ressemblaient! rectifiai-je d'un air important. Pourquoi cette indulgence à mon égard?

— Parce que, Madeleine, votre cerveau ne s'est pas développé aux dépens de votre cœur;

parce que vous avez su rester femme, et une femme exquise...

— Trêve aux compliments, s'il vous plaît ! Je crois me souvenir qu'ils ne rentrent pas dans nos conventions. Mais, dites-moi, Paul, est-ce que la perspective d'avoir une pédante dans votre cuisine ne vous effraye pas ?

— Madeleine, vous êtes terrible !

— Dame ! On connaît ses auteurs :

L'une brûle mon rôti en lisant quelque histoire ;  
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire !

— Je ne saurais penser, murmura-t-il, que la culture rationnelle de l'intelligence se fasse aux dépens du bon sens ni même du sens pratique. Tout ce qui élève l'esprit ennoblit l'âme, et il existe des relations essentielles entre le beau et le bon.

— Mais ce « pédantisme », ce dégoût des humbles devoirs, qui sont réputés guetter et rendre infidèle à sa mission la femme possédée du goût de s'instruire ?

— Ma chère amie, vous le savez mieux que moi, l'étude bien comprise devient une grande école de modestie ; quant à ce que vous appelez « les humbles devoirs », ils répugneront d'autant moins qu'on pourra, comme dit un philosophe, les « illuminer de tout le rayonnement de son âme », d'une âme éclairée, élargie. D'autre part, le rôle de la femme est d'être épouse et mère, dans toutes les acceptions mo-

rales autant que dans l'acception physique du mot ; elle doit s'y préparer d'esprit et de cœur, ne plus être la créature, trop souvent passive, qui accepte sa tâche avec résignation, parce qu'elle la sait inévitable, une tâche parfois pénible et lourde ; mais la véritable femme forte, qui en a compris la noblesse cachée et la haute signification morale.

— Tout cela est bel et bon, monsieur le raisonneur. Mais où donc voulez-vous qu'une ménagère trouve le temps de s'occuper « de son cerveau », comme vous le dites ? Au milieu de ses bassines à confitures et de ses lessives ?

— C'est une gageure, Madeleine ! s'écria-t-il, riant aux éclats, et vous avez des manières étranges de vous faire faire la cour !

— Il me semble que vous ne répondez pas !

— Eh bien, jeune fille, la « féministe » de nos rêves ne craindra pas de consacrer à l'étude un peu du temps qu'elle prodigue à ses pyrogravures, broderies chinoises, gouaches, aquarelles, et même — pardon — à son piano. Jeune femme, elle gaspillera quelques après-midi de moins en « potins » et séances aux devantures. Je ne crois pas que ménage, enfants, mari, voire même confitures s'en trouvent plus mal, surtout si, dans des lectures intelligentes et saines, notre héroïne perd le goût des malsains romans et des rêveries amollissantes où elle se gâte l'esprit et le cœur... A quoi rêvez-vous, mon amie ?

— Je songe à ce que vous disiez « que les

femmes ont mission d'être épouses et mères».

— Ne le croyez-vous pas?

— Oh oui !... Cependant... Non... pas toutes...

Il me prit et me serra les mains.

— Mais vous, Madeleine?

Je me dégageai d'un geste rapide.

— Moi?... Priez Dieu qu'il m'inspire!

Paul s'écarta brusquement et pâlit. Toute la joie de notre réunion venait de s'éteindre... Le soleil, cependant, rayonnait toujours sur les feuilles ardentes de la vigne vierge; mais, insensiblement, il les fanait; le ciel, d'une couleur trop pure, avec cet éclat, morne d'être continu, qui donne à certaines journées étincelantes d'été une infinie tristesse. Par instant, quelque feuille brune, toute recroquevillée, se détachait d'un cerisier et roulait dans la poussière avec un petit froissement sec...

Au fond de l'allée, un grelot sonna.

Je vis s'avancer vers nous, d'une allure mesurée et lente, un vieux pâtre en habits de fête, d'un bleu noir, raides et velus, sur lesquels tranchait une ceinture rouge violent. Il portait en ses bras un agneau, dont la moelleuse blancheur se relevait d'un collier de ruban rose vif, où tintait une clochette. Derrière le berger, un petit chevrier se déguisait, très rouge, très gauche et chargé d'un paquet volumineux. Le vieillard vint à moi, et, s'arrêtant à l'entrée de la tonnelle où son buste sombre s'encadra d'écarlate:

— Demoiselle, commença-t-il d'un ton grave, les pauvres gens parlent comme ils peuvent, et surtout ceux de la montagne... Vous nous avez sauvés de la fièvre, vous et M. Jean!... Dieu vous le rende ! vous n'avez pas eu peur de mourir pour nous... voici l'agneau le mieux venu de la saison et le fromage le plus gras de nos cabanes... Dieu vous bénisse, demoiselle!...

Sa voix s'étrangla dans un sanglot. Je me souvins que la fille de cet homme avait « passé » dans mes bras. Lui, déposa l'agneau sur les feuilles mortes et fit signe au chevrier de s'approcher... Quand je les vis devant moi, ces deux pauvres bergers, l'enfant et le vieux, tout pénétrés d'émotion et d'ardente gratitude, m'offrir d'un geste si simple et si noble le tribut de leur indigence, les larmes me gagnèrent, et je ne pus que serrer en silence les rudes mains tendues vers moi.

— En vérité, Madeleine, prononça tout à coup la voix irritée de Paul, on n'a pas idée d'une impressionnabilité pareille!

— Pardon, lui dis-je vivement. Quel enfantillage, n'est-ce pas?

— Qu'allez-vous bien pouvoir faire de ceci? interrogea-t-il, faisant sonner du bout de sa canne la clochette suspendue au collier rose de l'agneau.

— Mais je le garderai, je l'élèverai, il me connaîtra, il...

Brusquement, je m'interrompis.

— Que disiez-vous ?

— Il me fera songer, répondis-je en rougissant, à des heures à la fois terribles et douces et me rappellera des devoirs que je tiens à ne pas oublier.

— Ma chère amie, répliqua-t-il d'un ton badin, nuancé de tendresse et d'ironie légère, vous voudrez bien me faire la grâce de ne pas vous créer, plus tard, d'obligations d'aucune espèce qui vous éloignent de moi... Non... ne discutons plus, ma petite Madeleine; je suis un peu exclusif, savez-vous; mais c'est parce que je vous aime beaucoup et vous veux toute...

Il ne demandait aucune réponse: je restai donc silencieuse et relevai la tête de l'agneau jusqu'à mes genoux pour lui renouer son collier.

Septembre 1904.

« Oui, petite fille, m'a dit Mlle Almaïde, une femme appartient à son mari d'abord, dont elle doit suivre les désirs en toutes choses raisonnables et permises. »

Septembre 1904.

On célèbre après-demain la fête du Rosaire. Geneviève est venue me proposer d'orner avec elle l'autel de la Vierge:

— Nous aurons des chrysanthèmes, dit-elle,

des violiers et des phlox, et des anémones du Japon... Mais figure-toi que j'ai découvert, pour les jardinières des coins, une décoration tout à fait originale: des fleurs de maïs!

— Plaît-il?

— Oui, répondit-elle, riant aux éclats; mais il faut que tu m'aides, et je m'invite à passer la soirée avec vous.

J'allais lui proposer de dîner aux Sources; mais l'idée me vint que Paul serait là, et un sentiment indéfinissable arrêta les mots sur mes lèvres.

« M. le Receveur », comme Mariounet continue de solennellement l'appeler, arriva au premier coup de six heures, porteur d'une gerbe de camélias:

— Quelle folie! m'écriai-je, en guise de remerciements.

— Mais non, Madeleine, c'est pour la Notre-Dame de votre reposoir!

Il fallut bien sourire et glisser une fleur à ma ceinture. Mais je ne pus, de la soirée, me délivrer de cette obsession: « Il me traite en fiancée; sommes-nous donc engagés; et depuis quand? » Ainsi je me sentais, par une pente très douce, presque insensible, entraînée paisiblement vers ma destinée...

A la nuit tombée, Geneviève entra; elle était emmitouflée de laine sombre; mais ses yeux violets riaient sous le voile noir, et le crêpe ingrat, et le manteau lourd ne pouvaient rien contre sa grâce.

Après les compliments d'usage:

— Y a-t-il du feu à la cuisine? interrogea ma petite amie, et Mariounet consentira-t-elle à me recevoir?

— Autre histoire! s'exclama l'oncle Jean. Que voulez-vous donc faire à la cuisine, mignonne?

— Venez-y voir, docteur!

Elle se sauva, et, tous, nous la suivîmes.

Mariounet filait seule, au coin du feu, dans la haute salle lambrissée, toute rose de cuivres fourbis, du reflet d'un « caleil » d'étain (vieille lampe) à trois becs, et de la lueur vive du foyer. Geneviève s'avança discrètement, et d'un ton de grande déférence:

— Je voudrais rôtir des « amourettes ». Ça ne vous fait rien, Mariounet?

— C'est bon, allez toujours, mademoiselle Geneviève! riposta la vieille, sans se déranger.

Ma petite amie retira son chapeau et sa mante, puis s'agenouilla sur la plaque de l'âtre, toute polie et d'une blancheur mate de vieil argent.

La farandole étrange des esprits du feu se trémoussait autour des bûches, et les flammes tordues, aux changeantes couleurs, posaient des rayons sur les cheveux clairs de Geneviève... Elle se pencha, très souple dans sa robe noire, et, retirant d'un petit sac de toile une poignée de grains de maïs, les sema dans la cendre, près des braises aux teintes de rubis... Il y avait bien longtemps que je n'avais

vu rôti « d'amourettes ». Je me souvins qu'elles sont le friand régal des petits bergers, au cours des soirées d'hiver, et me demandai à quelle fantaisie bizarre cédait Geneviève, lorsque je l'entendis s'écrier :

— Attention !

Au même instant, toutes les « amourettes » éclatèrent, s'éparpillant sur la plaque.

— N'est-ce pas que j'aurai des fleurs ravissantes ! s'exclama la petite espiègle désignant les graines entr'ouvertes qui, effectivement, s'épanouissaient en corolles capricieuses et minuscules, teintées d'or brun...

« Vois-tu, Madeleine, il faudra monter cela sur de longues épingles que nous piquerons ensuite dans des branches de genévriers. Hein, docteur, qu'en dites-vous ? »

Elle restait agenouillée sur la plaque et relevait gaminement vers nous sa figure aux lignes exquises, illuminées de jeunesse... Ce fut une vision de grâce et de parfaite beauté. Geneviève me tendit ses petites mains, rosies par la flamme :

— Aide-moi donc à me relever, dis, Mad !

Sans avoir pu me défendre d'un nerveux haussement d'épaules, j'allais obéir à la gentille injonction de ma petite amie... lorsque... un autre prévint mon geste ! Paul lui-même s'avança et offrit les mains à la jolie fille agenouillée ; Geneviève rougit et se releva très vite, sans accepter aucun secours. Seulement ses yeux cherchèrent ceux de Paul et, les ren-

contrant, sourirent, puis se troublèrent... La jalousie me mordait le cœur. J'écrasai quelques grains de maïs dispersés autour de l'âtre et dis brutalement, éparpillant du pied les petites fleurs d'or:

— M'est avis que voilà une invention de boulangère! Puis je quittai la salle, sans ajouter un mot. Paul me suivit:

— Qu'est-ce à dire, Madeleine. Seriez-vous souffrante?

— Ah! vraiment, lui répondis-je, c'est trop de sollicitude! Allez donc autre part offrir vos bons offices! Je vous prédis que vous aurez du succès et qu'on ne les refusera pas!

Je remontai chez moi sous le couvert d'une migraine dont personne ne fut dupe. A peine avais-je refermé ma porte que tout le ridicule de mon attitude me sauta aux yeux. Il n'était plus l'heure de réparer le mal. Je me couchai, rongéant mon frein, honteuse plus qu'il ne se peut dire d'avoir joué, aussi sottement que petite pensionnaire au monde, la scène classique du «dépît amoureux».

Octobre 1904.

Je revenais, très songeuse, de chez Mlle Almaïde, méditant son conseil de ne point retarder davantage le jour définitif des fiançailles, lorsque, débouchant d'un carrefour, deux bergers me dépassèrent. Ils causaient à voix si haute qu'il me fut impossible de ne pas les écouter:

— Quelle misère ! disait l'un d'eux... quelle misère depuis que les sœurs s'en sont allées !

— Oui, répliqua l'autre, ce vieux Pierre vient encore de mourir comme un chien, et tous les petits courent le long des routes, sans personne pour les garder ni leur apprendre le catéchisme !

— Qu'y ferons-nous ? murmura le premier, haussant les épaules.

Et leurs tricots jaunes disparurent au détour de la route...

Octobre 1904.

Une soirée étrange...

Paul était venu nous rejoindre, vers huit heures, sous l'allée des cerisiers... La nuit tombait, très claire, poudrant les montagnes d'une cendre bleue, étincelante. Le frémissement de la terre, par degrés, s'apaisait... Nous causions, baissant d'instinct la voix comme pour ne point rompre le silence des choses... Le calme, cependant, avait fui de mon cœur ; en vain j'essayais d'y rappeler la joie sereine des réunions précédentes. Un sentiment de nature singulière prenait possession de tout mon être, faisant vibrer en mon âme des cordes de tendresse jusqu'à ce jour muettes ; toute parole me semblait difficile ; le tremblement de ma voix exprimait plus de choses que je n'en voulais dire ; mes yeux ne pouvaient se défendre d'en chercher d'autres pour y voir passer un reflet de leur émotion...

Une ombre, tout à coup, se dessina sur le sable clair de l'allée; en même temps, quelqu'un prononça mon nom:

— Mademoiselle Madeleine!

Annette, la gardeuse de chèvres, apparut, les traits bouleversés, et, d'une voix qui hésitait:

— Demoiselle, cette vieille de Baret dit qu'elle va « passer » et voudrait vous avoir pour mourir! Sa jambe est devenue toute noire...

— La gangrène... c'est la fin! murmura l'oncle Jean.

— Viendrez-vous, demoiselle?

Je ne répondis pas, saisie d'une grande irritation contre cette femme qui jetait comme un ironique défi en travers de ma joie.

— Y a-t-il quelque chose à faire? demandai-je à mon oncle d'un ton brusque.

— Rien absolument.

— J'espère, Madeleine, reprit Paul avec vivacité, que vous n'allez pas vous condamner à un spectacle pareil! Ce serait folie pure!

— La vieille a crié qu'elle voudrait Mlle Madeleine pour mourir, redit passivement la gardeuse de chèvres.

— J'y vais, puisqu'il le faut! décidai-je avec humeur.

Oncle Jean se taisait. Paul vint à moi, et, glissant sa main dans la mienne:

— Madeleine, je ne veux pas! enjoignit-il d'un ton d'autorité contre lequel je me trouvais sans défense...

— Vous voyez, dis-je faiblement, c'est impossible...

La vieille regarda Paul d'un œil hostile:

— Monsieur commande de bonne heure, à ce qu'il paraît! lança-t-elle insolemment. Il n'est pourtant pas encore le maître, ici!

Les doigts de Paul se crispèrent sur les miens:

— Annette! cria l'oncle Jean stupéfait.

— Oui, monsieur, autant le dire tout haut. Il nous vole notre demoiselle, cet étranger-là! Elle n'a censément plus d'yeux que pour lui. Nous le détestons au village!

Tout le sang me reflua au cœur; pendant quelques secondes, les paroles me manquèrent; enfin, hors de moi, sans plus essayer de maîtriser ma colère, poussée par le besoin d'être dure et de blesser à mon tour:

— Allez-vous-en, mauvaise femme! m'écriai-je, et tâchez d'oublier pour toujours le chemin des Sources! Jamais, souvenez-vous-en, je ne pardonnerai à personne des paroles semblables! Ingrats que vous êtes tous!... Mais je saurai prouver que je suis libre, après tout, et vous faire repentir d'avoir abusé de ma bonté!

La vieille fondit en larmes et voulut me saisir la main. Je la repoussai avec tous les mots durs, impitoyables que me dictait ma rancune.

Paul finit par me prendre le bras et me remmener à la maison. L'oncle Jean, consterné, nous suivit. Au bas du perron, mon fiancé se

penchâ et, très près de moi, me dit avec tendresse :

— Merci, chère petite Mad. C'est donc vrai que vous m'aimez un peu ?

— Ah ! de grâce ! répondis-je vivement, contentez-vous de mes actes ! Ils me coûteront d'autre part assez cher !...

Le reste de la soirée se traîna lourdement. Paul, d'ailleurs, nous quitta de très bonne heure et son départ me fit éprouver un soulagement inexplicable. Mon oncle sortit pour le reconduire, dit-il, jusqu'au bout de l'avenue. Je restai seule au salon, à l'attendre... Une demi-heure s'écoula, deux fois le temps nécessaire pour arriver au village ; alors, une clarté soudaine me traversa l'esprit : mon oncle était allé assister la vieille Baret ! Je me levai précipitamment, puis, courant à ma chambre, m'enveloppai de ma cape de laine. Une minute après, je me hâtais vers le village. Il me parut que toute la lumière du ciel s'était éteinte... La blancheur mate du chemin, les arbres roux, la lueur falote du réverbère qui marque la première métairie flottait confusément devant moi... J'entrai dans la chambre de la vieille Baret au moment où on allumait deux cierges au chevet du lit. Mon oncle, tête découverte, récitait le *De profundis* à voix haute. Louise, l'ensevelisseuse, répondait tout bas, peignant les cheveux gris de la morte. Le romarin sec du dimanche des Rameaux traînait sur la table raboteuse, à côté de la fiole d'eau qu'on puise

au bénitier de l'église le Samedi saint. Dans une encoignure, et derrière un bouquet d'immortelles poussiéreuses, une vieille Madone de porcelaine bleue et rose souriait, étoilée d'or. Un pan du manteau s'était brisé, et un pan du voile. Cela donnait à la Vierge un air très doucement pitoyable. Un Christ de bois brun, d'un travail affreux, reposait sur la couverture blanche du lit. Mon oncle m'aperçut, et passant son bras sous le mien: «Viens-t'en, Madeleine, il est trop tard!» me dit-il.

...Toute la nuit j'ai dormi d'un mauvais sommeil, agité de rêves pénibles...

Octobre 1904.

Ce matin, dès que cela fut possible, j'allai frapper à la porte de ma vieille amie.

— Mademoiselle est partie hier au soir pour Toulouse, m'annonça la bonne; sa petite nièce est «pour mourir». On a eu la dépêche à la nuit.

Je retournai lentement vers les Sources... Une tristesse infinie m'oppressait, qui bientôt devint angoisse... Où donc trouver appui et conseil? Mon oncle, doucement absorbé par ses occupations professionnelles et ses rêveries de philosophe, saurait-il me comprendre? Pourquoi, d'ailleurs, troubler sa quiétude de vieillard serein, libéré de nos luttes?... Geneviève? La scène des «fleurs de maïs» me passa devant les yeux... Alors?

« Dieu seul, murmurai-je, et un prêtre. »

Quelques instants après, j'étais au village.

Le portail brun du presbytère s'encadre de longues guirlandes de lierre et de glycine mêlées, et de roses tardives, aux corolles très pâles, qui s'effeuillent, déjà, sur le perron de granit bleu.

A l'ombre d'une treille aux pampres rougis sous lesquels les grappes violettes se nichent, M. le Curé faisait à lui seul la vendange. Les raisins aux couleurs fraîches emplissaient une longue corbeille d'écorce, posée en travers de l'allée, sur le sable roux. M. le Curé, entendant la porte grincer, se retourna vivement, le séca-teur aux doigts. Il me regarda une seconde et parut d'abord surpris; mais, très vite se ressaisissant:

— Un muscat, mademoiselle Madeleine ? offrit-il, avec un bon sourire sur les lèvres et sa grappe la plus rose à la main.

— Non, merci, monsieur le Curé.

Lui, gaîment, se récria:

— Est-il donc aujourd'hui Quatre-Temps ou Vigile ?

Et moi, la gorge serrée:

— Monsieur le Curé, j'ai un grand chagrin !

— Un grand chagrin ! Allons donc !

Puis, d'une voix compatissante où je crus saisir, cependant, une nuance d'incrédulité:

— Et... de quelle nature, s'il vous plaît ?

J'essayai de sourire.

— Chagrin de cœur, et surtout chagrin de conscience !

Son visage se rasséréna :

— Asseyez-vous donc, ma chère demoiselle, et croyez-moi...

Puis, d'un ton de gravité plaisante qui me fit du bien :

— Il n'est chagrin de cœur qui puisse vous empêcher de goûter un muscat... Pour la conscience... là, qu'on se confesse !

— Monsieur le Curé, commençai-je égrenant ma grappe, admettez-vous qu'une jeune fille épouse un homme qu'elle sent ne lui être point supérieur ?

— Ça se voit encore, répondit-il souriant avec une certaine malice, mais ce n'est pas tout à fait dans l'ordre !

— Il faut donc que l'épouse soit en droit d'espérer du contact de son époux une augmentation de virilité, de noblesse d'âme?...

— Sans doute... Il le faudrait.

— A un autre point de vue, l'amour humain est-il fatalement exclusif, tranchons le mot : *égoïste* ?

— Comment, comment ? je ne comprends plus !

— Ah ! monsieur le Curé, pardonnez-moi si je m'explique mal ! Toutes mes idées sont si confuses ! J'ai tant souffert depuis hier au soir !...

Les larmes furent plus fortes que la volonté ;

je cachai ma figure dans mes mains et pleurai sans contrainte.

M. le Curé, pour me donner le temps de me calmer, se remit à jouer du sécateur, puis, de sa voix compatissante :

— Allons, mademoiselle Madeleine, contez-le-moi, ce grand chagrin, et sans périphrases : ça vaudra mieux !

Je narrai comme je pus les incidents de la veille, puis, remontant dans mes souvenirs, ceux qui avaient marqué mes dernières entrevues avec Paul...

Le prêtre réfléchit longuement, puis, d'une voix grave :

— Ma pauvre demoiselle, ne demandez pas aux hommes plus qu'ils ne peuvent donner. Si vous avez rêvé un idéal, ne vous attendez pas à le rencontrer sur un chemin terrestre : idéal d'amour pur, idéal de noblesse ou de beauté morale, cela n'existe qu'au ciel et dans les légendes. Vous-même, chère mademoiselle, êtes bien loin de pouvoir en offrir la réalisation à l'époux que vous désirez...

— Oh ! certes !

— Voilà pourquoi il faut savoir se contenter d'un bonheur « à mi-côte », considérer quelle chose sainte est la fondation d'un foyer, puis sagement consentir à se circonscrire dans le cercle étroit, mais sacré, des devoirs et des affections domestiques.

— Et, comme dit Paul, ne pas se créer

d'obligations d'aucune espèce qui vous éloignent du foyer !

— Ne s'en créer aucune qui contrevienne aux obligations d'épouse et de mère ; votre mari, vos enfants, seront et devront rester les premiers ayants droit à votre cœur.

— Et les malheureux ? et les pauvres ?

— Vous leur consacrez les heures libres que vos devoirs de famille et de société vous laisseront.

— Et les œuvres de sœur Claire ?

— Rien ne vous oblige à en reprendre la charge.

— Monsieur le Curé, suppliai-je avec larmes, ne me direz-vous pas ce que je dois faire ?

— La volonté de Dieu ! prononça-t-il gravement.

— Et quand Dieu se tait ?

Le prêtre me regarda... J'eus l'impression qu'il lisait au fond de mon âme ; ensuite à voix presque basse :

— Depuis bien longtemps, dit-il, Dieu vous a parlé !

Le cœur me battit violemment ; j'eus le courage de ne pas baisser les yeux sous le regard qui m'enveloppait et de répondre :

— Il a parlé ; mais j'aurais voulu ne pas l'entendre !...

Lui, posant la main sur ma tête :

— La moisson est grande, et combien rares les ouvriers !

— Le Maître voudra-t-il de celle qui, ayant mis la main à la charrue, s'est détournée au milieu du premier sillon?

— Oui, affirma-t-il doucement, car l'épreuve lui fut salutaire et elle ne défaillira plus!

Une joie, une certitude délicieuse inondèrent mon âme... Le fantôme d'amour qui, sans la posséder jamais, trop longtemps l'avait séduite, s'effaçait par degrés et, bientôt sans doute, disparaîtrait dans la radieuse et pleine lumière du jour... Il me sembla que mon cœur sortait des limbes pour entrer dans une atmosphère de soleil...

— Ce soir, murmurai-je, nous serons libres tous deux!

— Attendez, interrompit le prêtre; j'ai quelque chose à vous dire. Veuillez, d'avance, excuser la franchise un peu dure de mes paroles; il faut viriliser votre âme, la garder de tout égoïste retour... Ne déchirez rien; laissez à la vie le soin de découdre; elle est plus habile ouvrière que nous!

Il s'arrêta, crainte sans doute de m'avoir froissée; mais, voyant que je souriais:

— Voulez-vous me permettre une question brutale et me répondre en toute simplicité?

Sur un geste affirmatif:

— Pensez-vous que les sentiments de M. Paul soient... irrévocables?

— Ah! monsieur le Curé! m'écriai-je, rougissant et pâissant...

Nos regards se rencontrèrent ; le même nom nous vint aux lèvres : Geneviève !

Un dernier reflux de jalousie me remua le cœur.

— Croyez-vous qu'elle l'aime, monsieur le Curé ?

— Dame... fit-il embarrassé ; puis, résolument : Oui, je le crois !

— Et qu'il l'aimera ?

— Ceci, mademoiselle Madeleine, est votre affaire.

J'eus la faiblesse d'hésiter... De quels inconscients égoïsmes nos pauvres cœurs sont-ils donc pétris !

— Quitter, mais n'être pas quittée, n'est-ce pas ? reprit doucement le prêtre, ce fin connaisseur d'âmes.

— Vous avez raison, monsieur le Curé ; je veux commencer ma tâche sous des auspices de joie.

Une minute je réfléchis ; ensuite :

— Mon oncle vous a-t-il dit que nos cousines ne cessent de nous persécuter au sujet de cette fameuse villégiature ?

— Une villégiature ? Où donc ?

— A Hyères, en pleine Méditerranée ; elles y passent leurs hivers. Je crois que je vais me laisser tenter.

— Mais vous nous reviendrez ? demanda-t-il avec inquiétude.

Je baissai la voix; il ne fallait plus qu'on l'entendit trembler.

— Je reviendrai... lorsque la vie aura fait son œuvre!...

Quelques larmes me montèrent aux yeux: mon dernier rêve était fini. La réalité m'apparaissait austère, sainte, éclairée seulement de surnaturelles espérances:

— Courage ! murmura le prêtre ; ensuite, d'une voix pénétrante: « Ils allaient et pleuraient, dit-il, jetant leurs semences dans les larmes; ils sont revenus les bras lourds de gerbes... »

Je sortis et traversai le village à la hâte. Plusieurs pauvres gens m'arrêtèrent au passage:

— Demoiselle, pensez-vous à la couverture du vieux ?

— Demoiselle, il y a un nouveau-né chez Jeanneton, et point de langes !

Au bout de l'avenue, je fis rencontre des chèvres brunes d'Anne. La vieille gardeuse vint à moi, et, d'un ton suppliant:

— Demoiselle, écoutez...

Je l'interrompis:

— Tout est oublié, Annette; m'est avis que nous avons mangé, hier au soir, l'une et l'autre, un peu de « pain des malcontents » (1).

J'entrai, presque sans le savoir, dans la prairie où chantent les Sources. Les noyers décou-

---

(1) Allusion à une vieille légende. Ce « pain des malcontents », pétri avec l'aide du diable par un boulanger étourdi, avait le don de rendre irritables et méchants tous ceux qui le goûtaient.

paient leur dentelle rousse sur un grand ciel de lapis; les branches cuivrées des aunes frémissaient au soleil, et, dans le fond du ruisseau, les petits cailloux de marbre et de jaspe rutilaient comme au printemps...

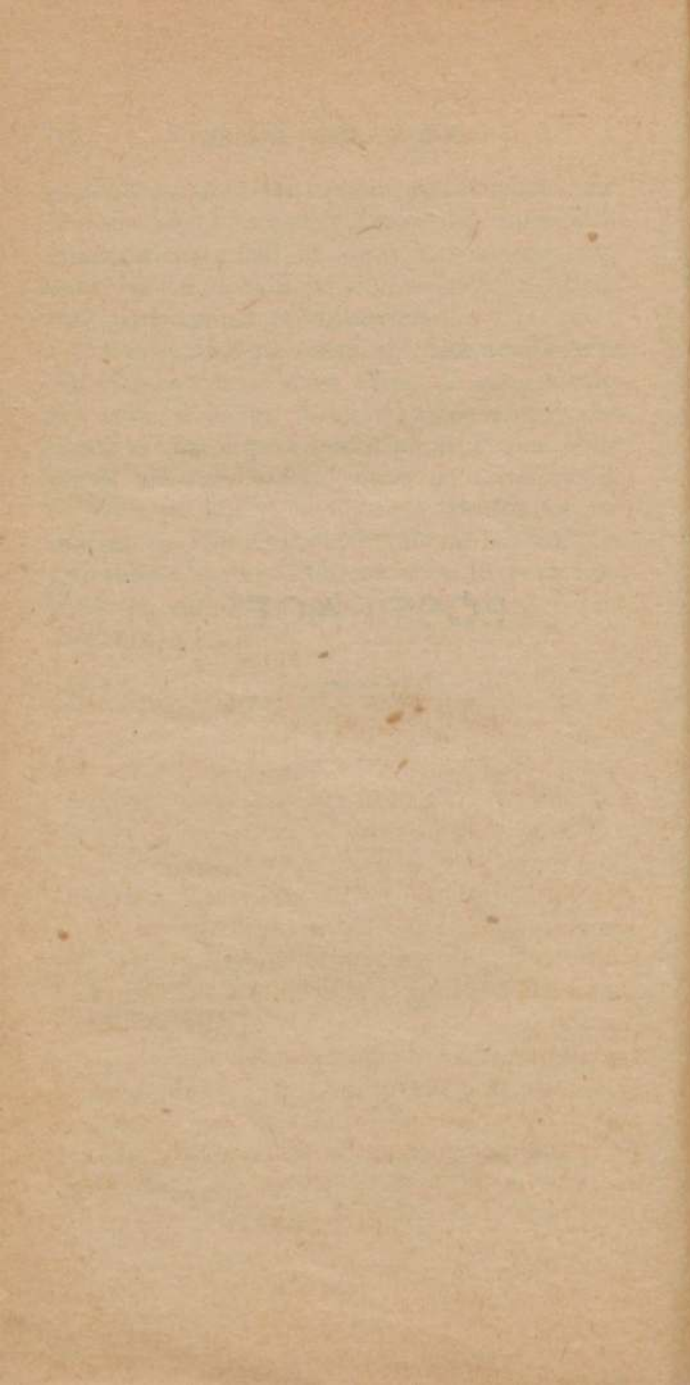
Il me sembla que toute la fraîcheur de cette eau vive m'entraînait dans l'âme. Je songeai que ma soif d'amour allait s'apaiser enfin; que le temps des illusions était aboli, et que Dieu venait de me révéler, dans sa miséricorde, le secret du bonheur en m'ouvrant les sources divines de l'abnégation et de la charité, les véritables « Sources Claires », dont les eaux limpides ne sont point décevantes.

---

---

POSTFACE

---



— Aimez-vous les légendes?

Un soir, le Seigneur et Pierre, son vieux disciple, traversaient à pas légers les profondes vallées ariégeoises. L'heure sonnait où les montagnes étincellent sous la lune; le vent soufflait tout doux, tout doux, et l'on sentait, le long des pentes, une grande fraîcheur répandue.

Le Seigneur s'arrêta et dit à Pierre:

— Ce lieu me plaît et j'y veux créer une race.

Alors Pierre, levant au ciel son bâton de voyage, hocha la tête et s'écria:

— Gardez-vous-en bien, Seigneur! C'est un ordre mendiant que vous institueriez là!

Mais le Seigneur dit:

— Fiat!

... Alors on vit sortir de terre un petit homme râblé, à la barbe de charbon, aux yeux de chaude escarboucle; il portait de grandes braies rouges et un pittoresque justaucorps. Aussitôt qu'il se fut éveillé à notre monde de misère, il envisagea le Créateur, d'un seul geste ôta son grand chapeau de feutre, puis, s'étant courbé au niveau des genièvres qui embaumaient tout le val, modula, d'une voix geignarde:

— La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur !

Et saint Pierre gémit :

— Hélas, Seigneur, ne vous l'avais-je point dit ? Voilà ce que c'est de ne pas écouter les anciens !

. . . . .

Ainsi parle la légende, maligne et trompeuse... Et, dans les veillées de novembre, au doux bruissement des épis de maïs qu'on effeuille ou des tiges de chanvre qu'on teille, les vieux aux gestes las, les vieilles qui entourent de leurs bras frêles leurs genoux tremblants et noués, redisent la méchante histoire, tandis que l'ombre d'un sourire flotte au bord de leurs lèvres radoteuses...

Cependant, le feu de genêts brasille sous la cheminée au lourd manteau de bois noirci ; au bout de la crémaillère, le « casset » de cuivre se balance et jette des éclairs rouges sur la figure d'une jeune femme agenouillée qui prépare le souper de minuit selon les rites anciens. — Au fond du chaudron elle a déposé, soigneuse, une couche de paille blonde ; ensuite, ayant rempli la grande « cosse » d'étain d'une pâte de maïs jaune et filante, elle la verse dans le casset et la recouvre d'un second lit de paille. Le premier « liouret » cuit doucement.

Dehors, le vent d'Espagne souffle, étouffant et chaud. Il glisse sous la porte et fait voler les coiffes brodées des vieilles. Au coin de

l'âtre, une ancienne au teint de roses sèches file sa quenouillée en silence; ses yeux noirs brillent vivement sous les paupières à demi retombées; les gens de la veillée la considèrent avec un respect effrayé; un cercle d'isolement s'est formé autour d'elle... Dieu nous garde des «brouïchos», jeteuses de sorts, qui mènent la ronde du sabbat avec Lucifer!



Et maintenant, voici l'Avril!... Les montagnes, qui tout l'hiver avaient pâli et grelotté sous leur masque de neige, ont senti éclater en leur sein les germes d'un renouveau. Leurs lignes, dont les courbes souples courent et sinuent sur le ciel troublé du printemps, dessinent dans l'air plus clair des architectures nobles et pures, sereines à la fois et tourmentées, qui donnent au même instant une impression de définitif repos et de vie ardente et complexe. Déjà, le soleil a dévoilé et baisé l'une après l'autre chacune de leurs cimes; déjà, les premiers dégels les ont baignées et rajeunies. Voici l'heure où, sentant monter de la terre l'haleine chaude de la vie qui renaît, les bergers ceignent leurs reins de fruste et brillante laine, chaussent leurs sabots, se passent au col la bandoulière où pend leur gourde, puis, la houlette en main, poussant leurs troupeaux

mêlés, s'en vont comme pour une fête. Leurs cornes emplissent les vals d'une rude et sauvage harmonie; sous les pas de leurs moutons s'écrasent les premières anémones; bientôt, au détour d'un sentier, leurs silhouettes s'effaceront brusquement, et, pour deux saisons, la montagne les aura pris.

Et deux saisons ils vivront la vie solitaire et farouche des pâtres. Groupés par cabanes autour de ces rois élus par eux, des «majouraous» respectés, ils se partageront la garde et le soin des troupeaux. Ils vivront de longues heures, des jours interminables, couchés à l'ombre des fourrés d'où montent de subtiles odeurs de fruits sauvages et de réglisses; ils verront le vent d'autan, «le vent des fous», secouer comme des grelots les herbes fleuries des pentes, noircir violemment les gorges, dessécher les pâtures, amasser au fond du ciel des flammes d'or ourlées d'encre et rayées de pourpre livide. Ils connaîtront l'angoisse des nuits d'orage, et, sur les forêts voisines, regarderont distraitemment glisser le fugitif pinceau des saisons. Ils se révéleront fiers à l'étranger qui passera le seuil de leur hutte de terre; leur cercle, pourtant, s'élargira pour lui faire place; ils lui donneront part au bidon commun et à la commune couche de foin et de planches; mais ils n'accepteront ni ses présents ni sa pitié. Cependant, une gourde de vin sera toujours chez eux la bienvenue; et, l'ayant vidée à la ronde, ils achèveront la nuit dans les éclats

de cette gaité à la fois saine et grossière qui est la leur, et dont le chaud reflet colore encore les refrains de nos vieilles chansons...



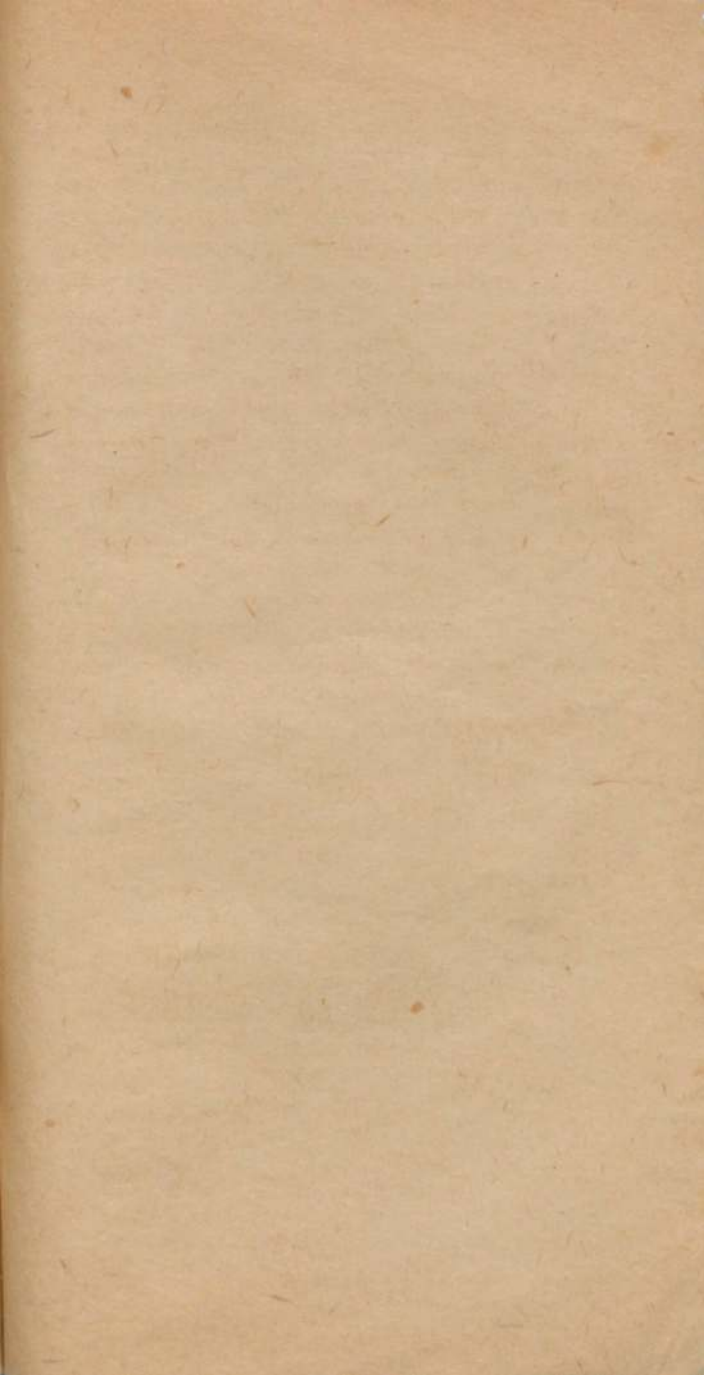
Puis, quand viendra octobre, alors que les montagnes frissonnantes s'enveloppent de leurs gazons fanés comme d'une peau d'ours aux riches nuances, ils redescendront, les bergers, avec les premières neiges. Ils regagneront les vals où fument les toits de leurs maisons, où bruissent, au fond d'une gorge, les claires sources venues de là-haut...

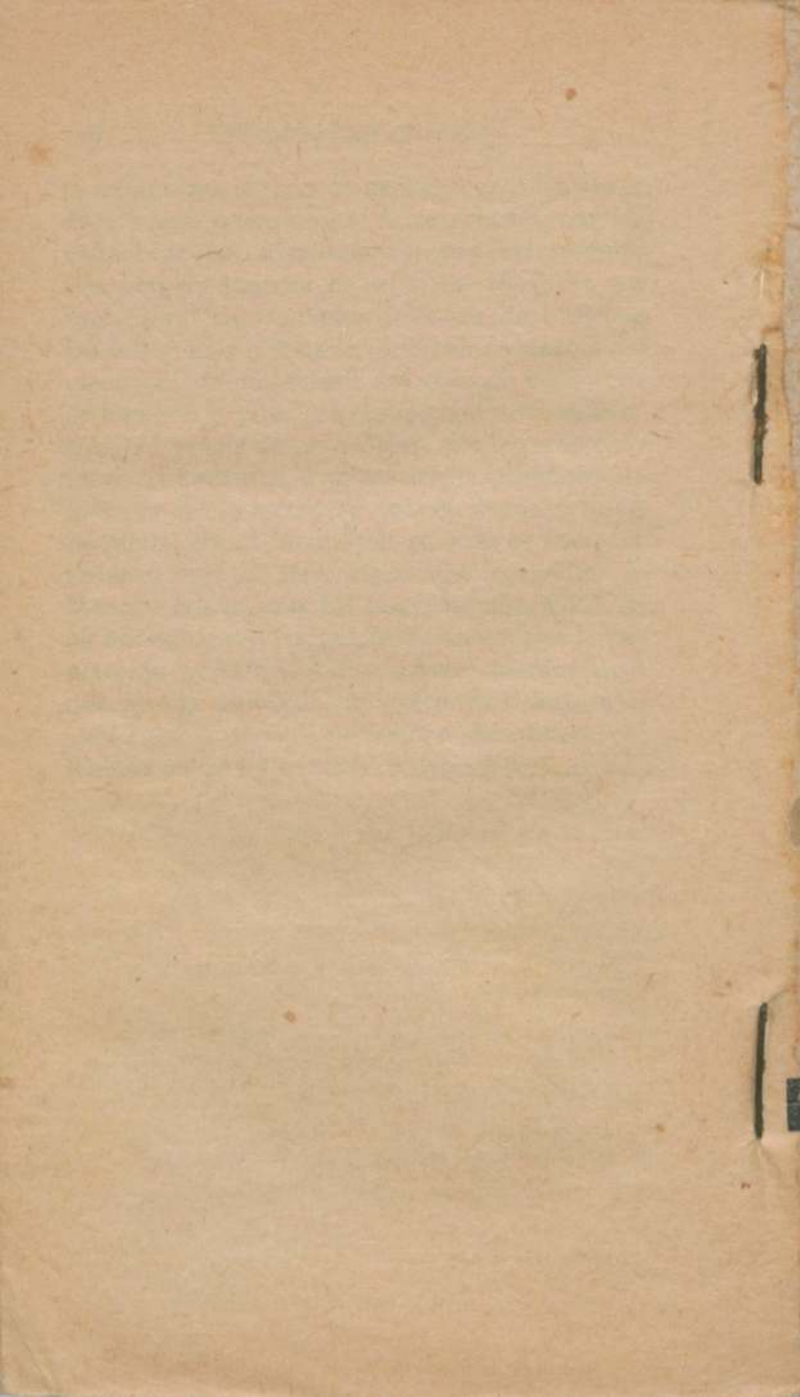
...Et peut-être les regardera-t-elle passer, inclinée au bord de la vieille galerie de bois, la pensive Madeleine; peut-être, avec une ombre de mélancolie, songera-t-elle qu'ils incarnent une grande part de la fraîche poésie de ces lieux et qu'un peu tous les jours cette poésie s'en ira... Car les étrangers vont venir, ils sont déjà venus, créant le long des vallées ariégeoises cette race mercantile et mendiante que le bon saint Pierre, voilà bien des siècles, avait déjà pressentie...

Et le progrès est venu, lui aussi, ce décevant progrès qu'il ne faut pas toujours maudire, mais qu'il est si difficile de toujours bénir! — il est venu apporter aux habitants de ces lieux des révélations troublantes, et leur ôter, en échange de biens problématiques, la paix rude

et sereine qui, si longtemps, fut leur... La jeune fille songe quelquefois à ces choses, par les soirs brumeux d'automne, quand les trompes des bergers sonnent et semblent répandre sur tout le val des senteurs délicates de bruyères fanées... Elle s'attriste, penchée au-dessus du vieux balcon où sèchent des épis de maïs d'un or humide et pâle... Et, songeant avec mélancolie à l'avenir de ces vallées, elle regarde s'effacer, au tournant d'un sentier, la silhouette de quelque jeune métayère qui, d'un pas rythmé, chemine vers la montagne, et, sans le soutenir, balance sur sa tête, dans une corbeille de blanche écorce, son fils nouveau-né... C'est là, au milieu de ces images familières, dans la pénétrante poésie de cette nature harmonieuse, que la vie de Madeleine s'écoulera désormais tout entière, reflétée et comme doucement entraînée au cours tranquille des sources...

FIN





## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux*  
:: :: :: :: de dames :: :: :: ::  
MODELES GRANDEUR D'EXÉCUTION

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffre pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

## L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,  
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les six Albums d'Ouvrages de Dames (n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5, 6) sont envoyés franco contre mandat-poste de 30 fr. Etranger, 36 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte)  
à M. le Directeur du "Petit Écho de la Mode", 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV)

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS  
SES PATRONS

# Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis  
**EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME**  
18 à 24 pages par numéro

*Deux romans paraissant en même temps.  
Articles de mode, Chroniques variées. Contes  
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et  
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

Abonnements, France, un an : 12 francs ; six mois : 7 francs

Imprimerie de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>).